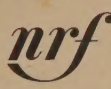
ALINA REYES

MOHA M'AIME

roman



GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

AU CORSET QUI TUE.

QUAND TU AIMES, IL FAUT PARTIR. Repris en « Folio », n° 2750.

LE CHIEN QUI VOULAIT ME MANGER.

Aux Éditions du Seuil

LE BOUCHER.

LUCIE AU LONG COURS.

Aux Éditions Robert Laffont

DERRIÈRE LA PORTE.

Aux Éditions Joëlle Losfeld

LA NUIT.

Aux Éditions Julliard

Il N'Y A PLUS QUE LA PATAGONIE.

Aux Éditions Zulma

POUPÉE, ANALE NATIONALE.

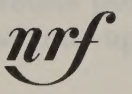
CORPS DE FEMME.

MOHA M'AIME

ALINA REYES

MOHA M'AIME

roman



GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 1999.*

Un matin de décembre, à l'aube, on est partis.

Au moment où on chargeait nos bagages dans la voiture, deux de nos petites voisines en robe légère, Iman, si belle que je ne pouvais m'empêcher de la regarder sans cesse, quand elle jouait avec les autres enfants devant notre porte, et une autre petite fille, sa sœur je crois, traversaient la place déserte.

Elles se sont arrêtées pour nous regarder faire, puis elles se sont approchées et ont demandé

France ?

Oui, on retourne en France, j'ai dit.

Elles sont restées encore un peu sans bouger, puis elles ont continué leur chemin.

Elles sont revenues, m'ont donné une fleur et un coquillage, sont reparties.

Avant que la voiture ne démarre, elles ont réapparu, juste le temps de m'embrasser, souriantes et graves. C'était la première fois qu'elles m'embrassaient. Elles ont disparu en silence, si légères et gracieuses qu'on eût dit qu'elles marchaient sur une eau invisible, tout à fait comme Mohamed.

C'était l'aube, vous savez, cette lumière pâle et affolante qui vient en déchirant le ciel, et j'ignore ce que ces deux anges faisaient là, si tôt. On n'entendait que la mer, nous étions en train de partir, et c'était bon et triste comme une petite mort.

Près de trois mille kilomètres pour me souvenir de tout. Ou tout oublier.

Le sceau

Moha-même, prononce le petit — comme il aime, pour s'affirmer, dire Moi-même. Le tout-petit ne dit rien encore, il se contente de pointer son doigt d'un air triomphant quand on demande Où il est Mohamed ? Mohamed détache son regard de la mer, se tourne vers les petits, sourit.

La première fois, dès qu'il est assez près pour qu'on puisse distinguer son visage, on voit que Mohamed sourit. Ruisselant d'eau, sortant de la mer comme une Vénus masculine, long, souple et brun, il sourit, à lui seul ou à la vie sans doute, puisque nous sommes trop loin, qu'il ne nous connaît pas, et qu'il ignore qu'on l'attend.

Va à Ifni et demande Mohamed le pêcheur, a dit Karim. À Ifni, on n'a pas trouvé Mohamed, alors on est allé à Legzira, juste pour voir l'endroit. Le paradis, selon Karim.

Encore faut-il trouver la piste pour y accéder. Rouge et sèche, sur la falaise. En bas la crique, sable pâle et forts courants tout autour de l'îlot rocheux planté au centre du tableau. Au bout du sentier, sur la gauche, les cabanes des pêcheurs, cinq ou six « garages », boîtes en ciment rectangulaires accolées les unes aux autres, ouvertes face à la mer.

Mohamed il est là, dit Youssef, désignant une minuscule silhouette plantée au sommet de l'îlot. Dans une heure et demie, il aura fini de pêcher. Vous prenez un thé ?

La canne dessine dans le ciel un arc fin comme un cheveu, en suspens sur la mer. Karim a dit Demande Mohamed — juste comme ça, parce qu'on allait là-bas. Mais on n'a rien à lui demander, à Mohamed. Sinon lui-même.

Les verres se remplissent du liquide d'or chaud. Mouvement d'arc du poignet à la

cambrure de la théière, qui libère son long jet féminin. Le soleil est haut dans le ciel de décembre, la mer monte. Dans le sable, au coin des garages, les deux petits jouent avec un chiot beige et blanc. Il fait doux. Le thé coule dans le corps comme une liqueur, avec la menthe qui verre après verre parfume les veines.

Mohamed sans visage est toujours planté tel un oiseau là-haut sur le rocher.

L'Atlantique, vieux frère chaleureux et terrifiant.

Si vous voulez je peux vous louer un garage, dit Youssef.

C'est une pièce rectangulaire, avec une seule ouverture. Un garage effectivement, donnant sur l'océan, et destiné à l'habitation des pêcheurs. Il faut se déchausser à l'entrée. Comme ameublement des tapis, un petit réchaud à gaz, une théière, un tajine. Avec la vue sur la mer, tout ce qu'il faut pour vivre.

Cinquante dirhams la journée, dit Youssef. Il est en short et T-shirt, pieds nus, grand et très mince, solaire, des yeux de fumeur. À cause de ce qu'on devine de lui,

cet air de connaître de la vie autre chose que ce coin de paradis, il ressemble à Karim, dont il est l'ami.

À l'hôtel c'est cinquante dirhams par personne, dit encore Youssef. C'est juste une information, il ne cherche pas à nous vendre à tout prix son garage. L'hôtel est de l'autre côté de la crique, à moins de cent mètres. Un bâtiment simple à deux étages, avec terrasses, bâti si près de l'eau qu'on imagine pouvoir, quand la mer est haute, presque la toucher de la première balustrade. C'est l'hôtel Legzira. Ici, la buvette de Youssef, qui doit fonctionner surtout l'été, s'appelle *Les amis de Legzira.* À côté, au bout des garages, juste à la sortie du sentier qui descend de la falaise, une minuscule échoppe fermée annonce, en lettres blanches peintes sur le volet en bois : *Vendeur de la nouriture.* Deux camping-cars sont garés sur la falaise. On ne voit personne.

On dit à Youssef qu'avec les petits, le garage ne conviendra pas. Il y a le problème de la terrasse sans rambarde, et surtout on est trop directement sur la mer, il faudrait sans cesse les surveiller, comme en ce moment. Heureusement ils jouent toujours

avec le chiot, oubliant qu'on a de beaucoup dépassé l'heure du repas. Y a-t-il encore une heure ici ?

Maintenant Mohamed va revenir, dit Youssef.

Et quelques secondes après, la petite silhouette noire du pêcheur disparaît derrière le rocher.

Youssef a disparu, lui aussi. La mer bleue frappe en tous sens l'îlot rocheux, bute et se divise autour de lui, l'enserre, se brise, éclate et rebondit, se contredit, écume contre écume, à chaque instant détournée, désorientée, travaillée par des courants profonds. Longtemps Mohamed ne réapparaît pas. Puis une petite tache noire surgit à gauche de l'île, largement derrière elle, ballottée par les vagues. C'est la chambre à air de camion qui sert d'embarcation à Mohamed, à peu près la seule embarcation possible dans ce tumulte d'eaux. Il y a attaché sa canne et le produit de sa pêche, et porte des palmes aux pieds, pour les fois où il se trouve précipité à la mer, et doit nager dans l'écume vers son bateau de fortune. Longtemps il contourne l'île, point noir intem-

pestivement ramené vers la plage, quand même, comme avant lui tant de naufragés. À mesure qu'il se rapproche, on devine son corps souple et fin quand il bondit comme un dauphin entre les vagues pour rejoindre l'esquif dont elles l'ont expulsé. Enfin il reprend pied, et tirant derrière lui sa bouée, avance debout dans la mer, vers nous. Souriant de son air si doux, comme un enfant qu'on viendrait de bercer — et son sourire rayonne sur la mer, sur toute la plage, sur nous qui l'attendons, avec la puissance cosmique d'un jour de Création.

Sur sa carte d'identité, qu'il nous montre le dernier jour, il est écrit *Né en 1971. Marin.*

Sur la photo d'identité, on voit qu'il est beau. Ses traits fins, presque aigus, ses yeux extrêmement doux, ses lèvres sensuelles, l'arête vive de son nez, étrangement aplati à la racine.

On ne voit pas son corps très mince, souple et musclé. Il n'est pas écrit qu'il est danseur des eaux.

L'un des plus grands plaisirs de Mohamed, quand il est en ville, à Ifni, c'est d'aller

au marché aux poissons, en fin d'après-midi. Il passe lentement dans les deux allées, regarde tous les poissons frais pêchés, avec l'intérêt du savant et de l'amateur d'art. Chacun d'eux est à la fois pour lui un objet de connaissance et un poème. Peu de commentaires pour le visiteur, l'émotion doit se ressentir à la manière muette dont il vous invite à considérer amoureusement toutes ces formes de vie produites par la mer. Certains sont longs comme des serpents, d'autres ont la bouche ouverte sur mille dents pointues, d'autres ont la peau tachetée d'un léopard. Tous ont de gros yeux fixes. Il y en a que le poissonnier débite en morceaux, on voit leur chair rouge sombre. Il règne sur le marché une rumeur calme. Les hommes, traditionnellement chargés de l'achat du poisson, déambulent lentement dans les allées comme Mohamed, avant de faire leur choix et d'en discuter tranquillement le prix. Dans le soir qui tombe, les poissons soigneusement étendus sur les tables des marchands brillent comme des trésors de paix, et on se sent plein d'inquiétude et de délicatesse.

Le jour où il nous a emmenés à la grotte, Mohamed est apparu comme toujours à l'improviste et sans bruit, alors que j'étais en train de bronzer sur la terrasse. Je me suis levée précipitamment, avec ma serviette que j'ai tenue devant mes cuisses le temps de lui serrer la main. Puis je suis rentrée dans notre chambre de l'hôtel Legzira, une longue chambre avec deux fenêtres sur l'océan, l'une à l'ouest et l'autre au nord, enfiler une robe en coton léger.

Quand je suis ressortie, les petits se poursuivaient à vélo, tandis qu'Olivier et Mohamed, appuyés sous le soleil contre le mur, discutaient en fumant.

Si on allait à la plage, j'ai dit, en regardant la mer à nos pieds.

On a descendu l'escalier, et on a commencé à marcher dans le sable vers la partie nord de la crique.

Je voulais vous emmener à une grotte, a dit Mohamed.

La mer découpait des arches et des cavités dans la falaise rouge, on a pensé qu'il s'agissait de l'une d'elles.

Au bout de la crique, Mohamed s'est arrêté pour nous montrer les coquillages, in-

connus de nous, que deux pêcheurs étaient en train de ramasser dans des trous d'eau.

À travers les rochers, il nous a guidés jusqu'à une deuxième crique, puis une autre, immense, ornée d'un énorme rocher en tête de lion. Au soleil de onze heures, cette fin d'automne ressemblait à une fin d'été très doux. Olivier portait le petit sur ses épaules, moi le tout-petit sur ma hanche, mes sandales à la main, à deux doigts relevant ma robe pour franchir les rochers, entre les plages de sable. Le trajet était beaucoup plus long qu'on ne l'aurait imaginé, mais on ne posait pas de questions. Le décor était d'une beauté à couper au couteau. Passer d'une crique à l'autre ressemblait chaque fois un peu plus à franchir les portes du paradis, et la mer qui montait roulait dans le silence ses phrases insensées.

Les abords de la grotte étaient jonchés de pantalons mis à sécher au soleil. On s'est déchaussés, et Mohamed nous a présentés aux jeunes pêcheurs assis contre les parois sur les tapis. Ils nous ont offert le thé.

Verre après verre, on l'a bu presque sans

parler, tous les visages tournés vers l'ouverture de la grotte, vers la mer.

On était maintenant au début de l'après-midi, les petits avaient faim. J'ai demandé à Mohamed si on pouvait repartir.

Comme tu veux, il a dit, avec son sourire.

Mais si tu veux, il a ajouté, on peut manger ici.

J'ai dit oui, et il est sorti dans la lumière, avec une canne.

Olivier a dit à Ismaël qu'il portait le prénom du narrateur de *Moby Dick*. Ismaël nous a parlé de *Léon l'Africain,* qu'il avait lu. Ismaël était beau comme un dieu et il parlait très bien le français, ayant fait des études pour être prof de gym. Il vivait là jour et nuit dans la grotte, avec quatre ou cinq autres pêcheurs. De temps en temps, il rentrait dans sa famille à Kolomina, comme les autres, comme Mohamed depuis son garage de Legzira. Tous les pêcheurs, et même Malika et Zohra, qui tenaient l'hôtel, étaient de Kolomina, une sorte de banlieue de Sidi Ifni.

Olivier et moi, on est sortis sur la plage à la suite des petits, qui couraient vers la mer, et on a vu Mohamed au bord de l'eau, en train de lancer sa ligne. Au bout de quelques minutes, il ramenait un premier poisson, plat et rond. Il l'a posé sur le sable en souriant. Il brillait comme du papier d'aluminium. Les petits et nous, on l'a regardé frapper le sol, lancer sa queue et courber son corps en l'air de toute sa dernière énergie. Puis Mohamed l'a lavé à l'eau de mer, avec des gestes caressants.

Dans une gamelle, sur la bouteille de gaz, les pêcheurs ont cuisiné un tajine avec les trois poissons ramenés par Mohamed. Ils ont aussi préparé une salade, avec des oignons, des tomates et des poivrons soigneusement épluchés.

Tous ensemble on a mangé, lentement. Le tajine était délicieux, et la chair des poissons si frais pêchés semblait presque vivante encore. J'avais l'impression que nous étions tous en train d'absorber des animaux sacrifiés pour un repas rituel.

Cela faisait une journée entière que Mohamed nous était apparu, sortant de la mer.

Et désormais notre amitié semblait définitivement liée par un sceau magique.

La mer était si haute maintenant qu'il était impossible de repartir. Comme des fœtus attendant sans attendre le moment de leur délivrance, on est restés dans la grotte, à boire du thé et à fumer des cigarettes. Un mauvais appareil diffusait un fond musical. On était ensemble sans parler, les regards tournés vers la lumière, et le temps paraissait immobile, comme en ce temps où, adolescents, on se réunissait en bande seulement pour être ensemble, et plus isolés ensemble qu'on ne pourrait l'être seul, par la force du cercle qu'on forme comme un œuf, et tandis qu'au-dehors une brume dense tombait et enveloppait toute chose, que la mer si proche roulait sourdement, ici, dans la grotte oblongue, paisiblement assis, nous étions non pas comme dans l'allégorie de la caverne développée par Platon tournés vers le fond à regarder bouger les ombres du monde, mais au contraire les yeux fixés sur la réalité, la lumière opaque du réel qui toujours se dérobe autant qu'il se révèle, et ici, à l'inverse de la grotte de Platon, la sensa-

tion faisait vérité, nous étions ici dans une vérité sans majuscule, simplement tranquilles, toutes pulsions apaisées comme la mer par la brume, c'est-à-dire juste en apparence comme nous le savions tous, car chacun de nous continuait à percevoir sous la brume de sa conscience anesthésiée par l'attente et le bien-être collectifs le roulis sempiternel de son âme propre, alors qu'*eux* étaient *nous-mêmes* et *moi-même,* alors qu'âme contre âme, vague contre vague, l'esprit humain et l'esprit du monde ressassaient leur stupeur, leurs forces contrariées, leur présence énorme comme un rire, et que réunis corps contre corps, de jeunes pêcheurs joyeux et ascétiques tenaient entre leurs mains la pierre d'être, gros caillou précieux veiné comme la vie, que leurs hôtes pouvaient aussi toucher.

On est revenus par les criques, les passages dans les rochers. À l'est, au-dessus de la falaise, on pouvait voir un peu de ciel bleu, assez pour comprendre que la brume ne s'était installée qu'en bas, le long de la mer. Olivier portait le petit sur ses épaules, Mohamed le tout-petit dans ses bras. Debout au sommet

du rocher à tête de lion, deux albatros dressaient leurs noires silhouettes d'hommes dans la brume lumineuse. Jusqu'au moment où ils déployèrent leurs vastes ailes et s'immobilisèrent dans cette position, comme pour les faire sécher, et nous donner un signe d'accueil — ou d'interdit. Ils restèrent ainsi, ailes en croix au-dessus de nous, jusqu'à disparaître de notre vue.

Mohamed souriait, heureux de porter le tout-petit dans ses bras, et pour le distraire lui montrait dans le brouillard un chat inexistant qui ne cessait de disparaître, là, là, et là. Toutes les ondes sonores, paroles et même roulement de la mer en train de se retirer, s'écrasaient et se diluaient dans le mur immatériel à travers lequel nous avancions. On aurait pu se croire au ciel, plutôt que dans une existence terrestre. Elle dura longtemps, mais il aurait fallu que jamais ne finisse notre marche paisible et surréelle dans cette brume éclairée par l'ouest.

L'attente

À l'hôtel Legzira, il n'y a pas d'électricité. Pas d'eau chaude non plus, seulement un robinet et une douche froide au rez-de-chaussée, dans les toilettes à la turque, dont l'usage coûte cinq dirhams. On a eu la chambre pour trente dirhams par adulte et par jour, sans doute grâce à Mohamed qui nous a présentés à Malika. Et c'est la meilleure chambre de l'« hôtel » (qui tient plutôt du refuge), la mieux située : assez grande, et donnant sur la plus haute terrasse au-dessus de la mer.

Au Maroc le dirham est roi, présent dans la plupart des conversations. Le petit s'en est vite rendu compte : c'est dans ce pays qu'il a appris à demander de l'argent, pour se procurer un jeu ou un bonbon, ou le donner à un autre enfant.

La grand-mère affectueuse qui vous embrasse dans la rue, vous et les petits ? Le jeune sympathique qui vous offre un service, ou le thé, « juste pour parler » ? Le gamin adorable qui vous suit ? Tous finiront par vous soutirer un ou quelques dirhams. Mais pas ici, à Sidi Ifni et dans ses environs.

Ici le dirham circule aussi sans complexe, mais avec pudeur et générosité. Au souk, Mohamed ne cesse d'acheter des sucreries pour les petits. Dans la rue, il donne toujours à l'enfant abandonné ou au pêcheur devenu fou, mais tout se passe dans la plus grande discrétion. Le nécessiteux n'a pas l'air de mendier, ni le donneur de donner. On dirait simplement qu'ils se saluent, et il faut bien regarder la scène pour voir les pièces et les cigarettes passer d'une main à l'autre.

De cet instant où on l'a vu sortir de la mer, Mohamed ne nous a plus quittés. À peine séché, il nous a offert le thé dans son garage, avec du pain, du miel et des clémentines pour les petits. Lui n'a rien mangé, comme si, depuis l'aube, ces heures sur le rocher puis cette longue bataille de

retour dans les vagues ne lui avaient coûté aucune énergie.

Par rapport à lui et aux autres pêcheurs, tous extrêmement minces, nous nous sentions dotés d'un appétit d'ogre, et un peu grossiers avec notre perpétuelle faim. Eux semblaient se nourrir essentiellement de thé et d'un peu de fumée, et une fois par jour de la chair légère du poisson, cuit en tajine avec quelques légumes. À cause de cet ascétisme peut-être, tous leurs gestes, toutes leurs paroles étaient empreints d'une grande noblesse, légère et enjouée, dépourvus de toute vulgarité — et quand par hasard venait de l'extérieur un mot un peu trivial, ils semblaient ne pas l'entendre — non par réaction puritaine mais par incompréhension, comme d'une langue étrangère.

Comme Youssef tout à l'heure, Mohamed nous a conseillé de nous installer à Ifni plutôt qu'à Mirleft.

Vous y serez plus tranquilles, beaucoup plus tranquilles.

C'est difficile pour nous d'imaginer un endroit plus tranquille que Mirleft. On a

dormi la veille dans ce ravissant village échelonné au-dessus de la mer, sous la vieille et magnifique casbah plantée en haut de la colline. Dans l'ombre du soir, de la fenêtre de notre chambre monacale, on a contemplé le souk, de l'autre côté de la rue, émerveillés par le calme extraordinaire qui y régnait, malgré l'animation. Voix modérées, mouvements lents, feutrés par quelque ralenti de cinéma, hommes, femmes et enfants dans leurs allées et venues semblaient évoluer sur la scène d'un étrange théâtre, où rien d'autre n'importait que passer, tranquillement passer. L'odeur des oranges, du persil, du cerfeuil et de la menthe montait jusqu'à nous, embaumant toute la pénombre de leur fraîcheur acidulée.

Sur la route en voiture, un peu avant d'arriver, nous sentant remonter vers le sud comme vers une source, une naissance, nous nous taisions. Et puis je n'ai pu m'empêcher de dire ce qu'Olivier était aussi en train de penser, quelque chose comme Voilà un endroit pour mourir.

Parfois j'ai envie de mourir.

Quand la vie me paraît trop difficile, et pas seulement la mienne.

Mais aussi quand j'en suis tellement amoureuse qu'elle peut bien me faire ce qu'elle veut, même me faire mourir.

Et que, vie ou mort, ça n'a pas grande importance dans le temps gigantesque et immobile, et la beauté éternelle du monde.

(Ce qui d'abord me retient de mourir ce sont mes enfants, tous mes enfants que je ne veux pas abandonner au monde où je les ai mis.)

Et puis, je ne veux absolument pas mourir. Je veux vivre !

Mohamed, comment n'a-t-il pas peur de la mort quand il revient dans sa chambre à air entre les vagues ? Et que nul défi n'habite son regard ?

Vous serez plus tranquilles à Ifni, disent Youssef, puis Mohamed.

Ifni, anciennement espagnole, ressemble à une ville fantôme.

Là-bas, personne ne vous embêtera, pour des histoires de haschisch, ou vous savez, tous les ennuis qu'on peut faire aux touristes.

L'après-midi, Mohamed se consacre à essayer de nous trouver une maison sur la mer, entre Mirleft et Ifni. Dans une rue par hasard, il rencontre son ancien professeur, qui a justement une maison à louer, avec vue sur la mer. (Ici pas besoin de s'appeler ni de se donner rendez-vous. Il suffit d'avoir besoin de parler à quelqu'un pour le rencontrer dans les minutes qui suivent, dans la rue ou ailleurs. C'est comme un sixième sens, le sens de la rencontre spontanée, qui est un des effets de la confiance en le hasard, c'est-à-dire de la confiance en soi, en autrui, et en l'univers où l'on évolue.)

Nous sommes donc partis voir la maison, dont la description correspondait à ce qu'on cherchait. Effectivement, elle était bien située, en hauteur face à la mer. Mais l'intérieur était dégradé, sale, et ni meublé ni équipé. Et surtout, le vieux en demandait un prix si inconcevablement élevé que nous avons éclaté de rire ensemble, Olivier et moi, quand il nous l'a annoncé.

Ensuite, on a essayé d'autres plans, indiqués par Untel ou Untel, mais rien ne convenait, alors on est rentrés ensemble à Legzira, avec Mohamed — C'est là que vous

serez le plus tranquilles —, où on a pris une chambre à l'hôtel.

Nous sommes les seuls clients.

C'est sûr, on est tranquilles, plus encore qu'à Mirleft ou qu'à Sidi Ifni.

Vers six heures moins le quart, la nuit tombe et l'hôtel, ainsi que tous les environs sont plongés dans l'obscurité. Et le silence. On se déplace avec une bougie dans des espaces noirs, on fume en regardant vers la mer noire, en attendant que le temps invisible passe. Tout à l'heure on descendra au salon, manger à la lueur de la bougie le tajine que Malika est en train de préparer avec le poisson pêché ce matin par Mohamed. Avant de se coucher on regardera encore le ciel, où les étoiles, sans concurrence lumineuse à des kilomètres à la ronde, brillent de tout leur éclat. Il y a aussi un très fin croissant de lune, étincelant et aiguisé comme un sabre. Quand il descend sur la mer, me dit un soir Ismaël, et qu'il se couche un peu, on dirait un bateau sur l'eau.

De temps en temps je vais à Legzira, dit Ismaël, mais je préfère rester à la grotte : c'est plus tranquille.

Si on ne connaissait pas la grotte, ce serait difficile pour nous d'imaginer un endroit vivable plus tranquille que Legzira.

Le matin à Legzira, dès que j'ouvre les yeux, j'ouvre aussi la fenêtre au-dessus de mon lit, pour regarder la mer. À marée basse on peut atteindre l'îlot à pied, par une bande rocailleuse qui le relie à la plage comme un cordon ombilical.

Deux personnes des deux camping-cars stationnés sur la falaise y ramassent des coquillages. Les chiens de Malika courent sur le sable — dont les deux chiots, avec lesquels les petits aiment jouer. La lumière du jour est encore un peu grise, mais il va faire beau.

On sort sur la terrasse, pour mieux voir le matin se lever. Olivier de loin reconnaît Mohamed, qui part pour la pêche, et lui fait signe. On va descendre sur la première terrasse, au ras du sable, prendre notre petit déjeuner dehors. Malika vient de se réveiller. Elle est douce et belle, et elle sourit.

(Hier soir, comme si elle nous connaissait depuis longtemps, et bien qu'elle ne soit pas du genre à s'épancher facilement, elle nous a parlé d'un problème assez grave survenu ces mois derniers dans sa famille. Sans se départir de son sourire franc, car c'est une femme forte et tranquille, malgré sa jeunesse et sa gentillesse.)

Le matin, quand Mohamed ne pêche pas, Olivier lui rend visite au garage. Avec un ou deux autres pêcheurs, ils boivent du thé, partagent leurs cigarettes.

Il y a longtemps que je ne fume plus de haschisch, dit Mohamed. C'est mauvais pour la plongée.

Mais ses Marquises ne semblent pas lui couper le souffle.

Pendant ce temps je marche au bord de la mer, seule ou avec le tout-petit. C'est comme une drogue que je n'ai pas prise depuis longtemps, mais qui me fait toujours le même effet. L'océan avec son bruit et ses milliers de tonnes d'eau entre dans mon corps et bouscule mon sang, qui se presse à

mes tympans. Je marche longtemps, je n'en ai jamais assez.

Olivier et moi, on va chacun où notre goût nous porte. Lui vers la compagnie, moi vers la solitude. C'est difficile d'imaginer qu'on pourrait être plus heureux qu'ici, à Legzira. Je crois qu'on ne le pourrait pas.

Les gens qui marchent le long des routes. L'Afrique. Tous ces gens en marche le long de toutes les routes. Des Giacometti de chair. Le temps d'avoir le temps, et de se déplacer à pied — le temps d'être des hommes. En marche dans le temps du rêve, les pieds sur terre. Mystique naturelle.

L'été, Mohamed pêche en plongée. Toute la journée, du lever au coucher du soleil, en apnée. Bateau, mer, il ramène le poisson, aussitôt replonge, remonte. Replonge, remonte. Toute la journée, sans discontinuer.

Il sourit bien sûr en le racontant. Il aime tant ça. *Marin.* Je me demande comment un corps si mince, si frugalement nourri, peut concentrer autant d'énergie — et continuer à paraître indolent.

Le pêcheur ici gagne bien sa vie, surtout l'été : le loup se vend très cher, directement pour l'exportation. Et les eaux sont très poissonneuses.

Moins d'une lune après notre retour en France (puisque j'ai pris l'habitude d'avoir la lune pour calendrier), après avoir commencé à écrire sur lui, j'ai vu Mohamed en rêve. Il était une sorte de merveilleuse princesse, un personnage de conte de fées. J'ai pensé Mon rêve me dit que je vois en Mohamed mon moi idéal, toutes les qualités que je voudrais avoir : noblesse d'âme, proximité avec la nature, douceur, virilité, agilité physique, mystère, beauté, gaieté.

Peut-être que nous sommes un peu vieux pour lui, surtout moi. Je remarque que Mohamed rit davantage avec ses amis. C'est aussi que nous ne parlons pas l'arabe, et qu'il parle le français avec quelque difficulté. Parfois quand même, on s'amuse bien. La première fois où je lui sers un thé à la menthe que j'ai préparé moi-même. Il rit, ça l'amuse que je sache le faire.

Je lui dis que c'est Saïda qui m'a appris,

à Essaouira. Jeter une poignée de thé vert dans la théière, l'ébouillanter avec un peu d'eau, jeter l'eau, remplir la théière d'eau bouillante, remettre sur le feu, laisser bouillir un instant, retirer du feu et ajouter le bouquet de menthe lavé et les pains de sucre, attendre, faire couler de haut le thé dans un verre, le reverser dans la théière, deux ou trois fois de suite, attendre encore, et servir.

Saïda c'est mon amie. Divorcée d'un premier mari épousé très tôt, et qui a maintenant la garde de ses deux filles aînées, remariée avec l'adorable, ombrageux, drôle et nonchalant Saïd, avec qui elle a eu un petit garçon, Saïda est intelligente, artiste, excellente cuisinière, vive, gaie, travailleuse — et femme de ménage, faute de mieux. Moi aussi j'ai laissé la garde de mes fils aînés à leur père, moi aussi j'aurais pu être femme de ménage — je sais ce qu'elle ressent. C'est mon amie, et parfois aussi un peu ma mère, bien qu'elle soit plus jeune que moi.

C'est avec elle aussi que j'allais au hammam. On y restait au moins une heure, dans la dernière pièce, la plus chaude, en sortant

quelques minutes de temps en temps quand le cœur battait trop fort. C'était un hammam populaire, il était ouvert jour et nuit et toujours plein de femmes, opulentes et belles dans leur nudité sans complexe et leur bonheur d'être ensemble, à se laver les unes les autres en jacassant gaiement, et en prenant tout leur temps. Saïda me lavait, si longuement, soigneusement et énergiquement que j'en sortais toute neuve et transformée en autochtone, avec le foulard qu'elle me prêtait et arrangeait sur mes cheveux mouillés pour m'éviter de prendre froid. Ensuite elle me raccompagnait à la maison, à travers le dédale populeux des ruelles de la médina, on faisait le thé, et puis on s'embrassait très fort avant de se quitter, parce que ç'avait été un grand moment passé ensemble.

Que je fasse le thé, c'est une communication entre Mohamed et moi. C'est pour ça qu'il rit, je crois.

Il y a eu ce fou rire, aussi, le soir où, après avoir cherché une location dans l'après-midi, on est passés devant le palais royal d'Ifni. Je dis Tiens je vais écrire au roi, pour lui demander de bien vouloir nous louer sa

sympathique résidence secondaire. Ça le fait mourir de rire. Sa joie est un vrai bonheur à voir et à entendre. J'ai envie de l'embrasser, quand il rit comme ça. J'ai souvent envie de l'embrasser, mais ici on se serre la main, entre hommes et femmes. Après avoir posé la main sur le cœur. Ça ne serait sans doute pas difficile de transgresser la règle, mais je ne le fais pas.

Tout seul avec Olivier, Mohamed rit davantage, sans doute. Olivier plaisante toujours, il est plus jeune, et ce sont deux garçons.

Mais je sais, même s'il ne le montre pas, que Mohamed a aussi en lui une grande puissance de mélancolie.

Une fois où on allait en voiture à Mirleft, on avait promis de les prendre ensuite à Legzira, Ismaël et lui, pour les emmener en fin d'après-midi à Kolomina. On a été de retour à la nuit tombée, et on allait s'engager sur la piste de Legzira quand on les a vus dans l'ombre tous les deux, debout au bord de la route, à nous attendre.

Il y a longtemps que vous êtes là ? on a demandé, confus.

Mais ils étaient parfaitement sereins et souriants, comme toujours.

On a l'habitude, ont-ils dit. On se met au bord de la route et on attend qu'un taxi libre passe. Ça peut prendre une heure, ou plus. Une fois on a attendu quatre heures. Et quelquefois on rentre à pied (une dizaine de kilomètres jusqu'à Kolomina).

Cette patience, qui l'a encore ? *Time is money*, je veux tout tout de suite, etc. Qui chez nous sait attendre ? À part les amoureux et les femmes enceintes... Et encore... Avec tant d'impatience qu'il leur faut des téléphones portables, des accouchements programmés et déclenchés...

Mohamed sait attendre, c'est pour ça qu'il est si calme, si léger, si secrètement mélancolique. L'attente est un chemin tout droit, lumineux, qui parfois passe à travers les montagnes en longs tunnels très sombres.

J'ai l'impression qu'on a la même vie, Mohamed et moi. Même si nos vies ne sont en rien pareilles. Quand il est sur son rocher à Legzira, en train de lancer sa ligne, ou dans son garage à attendre que la mer soit bonne

pour aller pêcher, ou sur sa chambre à air en train de se débattre entre les vagues, et que pendant ce temps je suis à Paris ou à la montagne ou ailleurs en train d'écrire, j'ai l'impression que c'est la même chose, qu'on vit tous les deux des choses semblables.

Et je comprends en l'écrivant que je l'aime comme un double, le jumeau que j'aurais voulu avoir, ou être moi-même. Je comprends. Et je n'ai à lui offrir que ma vie : écrire. Un livre, comme corps.

De même qu'il nous offre sa vie, sa présence.

Les nuits sont si claires à Legzira. J'ai pris l'habitude de regarder la progression des heures dans la marche des étoiles, et celle des jours dans la forme de la lune. Seulement en début de nuit car ensuite, contrairement à nos habitudes, on sombre très tôt dans le sommeil. Les quatre ou cinq habitants de Legzira sont déjà couchés, et il est difficile de lire à la bougie. Tous les deux, Olivier et moi, on fume une dernière cigarette sur la terrasse, en regardant le ciel étoilé et la mer sombre.

Pour moi, il se passe ici quelque chose

d'extraordinaire, et je le dis à Olivier. Mais je ne sais rien dire de plus, ça me dépasse. C'est peut-être à cause de la mer, si proche, et qui me renvoie au temps poétique de mon adolescence.

J'aimerais bien voir ce que m'a raconté Ismaël, le croissant de lune descendre sur la mer et s'y poser comme un bateau. Mais il faudrait attendre encore deux ou trois heures dans le noir, et on a envie d'aller au lit.

Un soir Mohamed nous invite chez lui, dans la grande maison familiale de Kolomina, à prendre le café. On s'assoit par terre dans le deuxième grand salon, jonché de tapis, de peaux et de coussins. Il nous présente son frère aîné, Mustapha — qui ne lui ressemble pas du tout. On commence à parler littérature. Mustapha est un spécialiste des rapports linguistiques entre l'arabe et l'hébreu. Il a passé sa maîtrise à Agadir, aurait voulu poursuivre en D.E.A. à Paris, puisqu'il n'existe pas de troisième cycle au Maroc. Pendant des années il a essayé d'obtenir un visa d'étudiant, mais la France le lui a refusé.

Je pourrais tricher, je sais à qui donner dix mille dirhams pour avoir mon visa, dit-il, mais je suis un intellectuel, je refuse d'entrer dans ces combines.

Mustapha est un homme blessé, un oiseau auquel on a coupé les ailes. Depuis des années condamné à regarder passer le temps dans la maison de son père, alors qu'il n'aspire qu'à poursuivre des recherches qui le passionnent. Blessé et révolté.

Emporté par sa peine, il va chercher son dossier, nous le montre : la lettre d'acceptation de la fac de Paris-VI, très intéressée par le sujet de sa recherche ; l'attestation des revenus de son père, largement suffisants pour lui payer ses études. (Ils doivent bien voir que je ne veux pas travailler chez vous, prendre le travail des Français. Mon père est assez riche, je veux juste étudier.)

Et pour finir, après des pages et des pages de dossier, une toute petite bande de papier, juste assez grande pour contenir une courte phrase polycopiée, signifiant brutalement que

les refus n'ont pas à être justifiés.

Pas même une lettre. Une espèce de confetti sinistre, à la mesure du respect porté à l'homme par l'administration. Voilà comment s'adresse l'État français à un chercheur d'un pays ami désireux d'enrichir par son travail le patrimoine culturel mondial, et de lancer un appel à la paix entre Juifs et Arabes, en révélant les racines communes de leurs langues, de leurs textes fondateurs, et de leur histoire. Un petit bout de papier anonyme, sans Monsieur ni Salutations ni signature — pas même un coup de pied à un chien, car au moins le chien a-t-il droit à un regard, à l'instant d'être frappé.

En niant ainsi Mustapha, c'est nous aussi, individus français, que nient la loi et l'administration françaises. Ce bout de papier sur lequel Mustapha depuis des années ronge sa vie, ce bout de papier insultant nie la rencontre chaleureuse que nous sommes en train de vivre, nie notre existence, notre humanité, et nous réduit à la révolte — et pire, au sentiment d'impuissance — et pire encore, au renoncement.

Inutile, je n'y crois plus, répond Mustapha quand on lui propose de tenter une aide, un combat.

Plus jamais sans doute il ne portera la France dans son cœur.

Et jamais on ne saura écrire assez pour faire oublier la langue morte de l'administration, l'administration française toujours si zélée quand il s'agit d'assassiner.

(Au cours d'un voyage en Algérie, avant la loi sur l'arabisation, on me parla du même problème, ajoutant que l'usage du français commençait à reculer dans le pays. Alors que du temps où les jeunes désireux de poursuivre leurs études en France obtenaient des visas, ils contribuaient largement, une fois de retour chez eux, à diffuser la culture et la langue françaises.)

Au bout d'un moment, il est clair que nous aimerions tous changer de conversation, redevenir plus légers, plus gais, mais aucun de nous n'y parvient. Comme pour l'enfoncer, les phrases l'une après l'autre butent contre ce problème, avec l'obsession du désespoir.

À Essaouira, Karim, sculpteur sur bois et vieux bab qui avait connu à fond la grande période hippie de la ville, quand Jimi Hendrix rôdait dans le coin, dans les années 70,

n'arrêtait pas de nous parler de religion. Ponctuant toutes ses phrases d'un Tu m'as compris ? souriant, voire émerveillé par ce qu'il venait de dire, il nous expliquait à tout propos les principes, préceptes, coutumes et fondements de l'Islam. Comme c'était un type très sympa, nous l'écoutions poliment, mais distraitement, n'en ayant rien à battre.

Pour lui-même d'ailleurs c'était pur folklore, car il n'était certainement pas plus croyant qu'un autre, et en tout cas pas pratiquant. C'était un grand jouisseur, qui ne dédaignait ni la bière ni tous les plaisirs qu'en général les religions réprouvent et que les hommes adorent. À l'heure de la première prière, à l'aube, il devait lui arriver plus souvent d'être encore debout que déjà debout. Et quoi qu'il en soit, il devait écouter le muezzin comme nous, parfois avec émotion — car toute religion sait faire vibrer la corde mystique de l'être humain, ou à défaut de corde mystique exciter son instinct grégaire —, et souvent sans l'entendre.

Ils étaient nombreux comme lui à Essaouira : cools, non pratiquants, d'un tempérament plutôt anarchiste, mais parlant de

leur religion, de ses lois et de ses codes, comme de leur seule référence culturelle, la seule spécificité capable de les faire valoir aux yeux de l'étranger.

À Ifni, c'était différent. Personne ne nous parla jamais de religion, sinon pour répondre à nos questions, ou, une ou deux fois, évoquer le ramadan, qui approchait. Les gens étaient aussi musulmans qu'ailleurs, mais il ne leur venait pas à l'esprit de s'en prévaloir. Peut-être parce qu'ils se fichaient que nous vivions autrement qu'eux. Non que notre vie ne les intéressât pas, au contraire. Mais chacun avait la sienne, voilà tout.

Legzira c'est le paradis, avait dit Karim, qui s'y connaissait en paradis en tous genres. Le paradis. Oui, sans doute, en quelque sorte. Mais il n'y vivait pas plus de quelques jours, au maximum quelques semaines dans l'année. Et comme lui, nous n'allions pas y rester longtemps. Car les paradis, au bout d'un moment, on a envie d'en changer. Le paradis, quoi qu'en promettent les religions, encore moins que toute autre chose on ne l'aime éternel.

Avant de partir d'Essaouira, je vais à la poste et je demande

Quel est le code postal de Sidi Ifni ?

Le postier cherche dans l'annuaire, cherche ailleurs, cherche partout, interroge ses collègues, lesquels se rassemblent à son guichet, pour essayer de démêler le nœud du problème. Mais personne ne trouve de réponse à ma question. Ça ne fait rien, dis-je, je demanderai là-bas.

A Mirleft, qui se trouve seulement à une trentaine de kilomètres d'Ifni, je demande à l'employé de la téléboutique (le téléphone public)

Quel est le code postal de Sidi Ifni ?

Comme il ne comprend pas ma question, je lui explique ce qu'est un code postal, à quoi il sert. D'autres clients qui sont là s'en mêlent, chacun veut m'aider. Tous entrent en de longues et vives discussions, en arabe. Certains sortent leur portefeuille, me montrent des numéros divers sur leurs papiers d'identité ou autres. Rien qui approche de près ou de loin un code postal. Un touriste français, qui vient d'entrer, élève la voix par-dessus ce brouhaha, et

s'adresse à moi du ton d'autorité de celui qui sait, et va tout régler en deux mots.

Le plus simple, me dit-il, est de faire adresser votre courrier à la poste restante de Mirleft.

Mais j'habite à Legzira. C'est plus près d'Ifni.

Non, c'est plus près de Mirleft.

Non, c'est beaucoup plus près d'Ifni. Et de toute façon, vous connaissez le code postal de Mirleft ?

Non.

Aussitôt les palabres reprennent, tout le monde se mettant maintenant à chercher le code postal de Mirleft. Je m'enfuis en disant C'est pas grave... c'est pas grave...

Un peu plus tard, comme nous nous retrouvons nombreux dans la voiture, et que je suis serrée à l'arrière contre Ismaël, je lui demande

Quel est le code postal de Sidi Ifni ?

Il est si beau garçon que ça me fait plaisir de lui parler de quelque chose, pour ainsi dire de lui demander de l'aide. Et comme il habite à Kolomina, que Kolomina fait partie d'Ifni, et qu'en plus il a fait des études

supérieures, il va sûrement savoir me répondre tout de suite.

Ismaël me regarde, me fait répéter la question, me regarde encore. Puis il détourne les yeux, et considère longuement la nuit qui défile derrière la vitre. Enfin il se retourne vers moi et me dit, assez dramatiquement

Je ne comprends pas ta question.

Gênée autant que lui, je lui explique ce qu'est le code postal, à quoi il sert, et pourquoi j'en ai besoin. Ensuite nous nous taisons, tout le long du chemin, serrés l'un contre l'autre, jusqu'à Sidi Ifni.

Là-bas, chacun ayant à faire de son côté, on se sépare en se donnant rendez-vous une heure plus tard.

Au retour, Ismaël est le dernier à reprendre sa place dans la voiture. Encore une fois, nous nous retrouvons serrés l'un contre l'autre. D'abord il ne parle pas, mais il est maintenant détendu et souriant.

J'ai trouvé la réponse à ta question, me dit-il soudain. Et il me donne le code postal de Sidi Ifni.

Je le répète après lui, heureuse qu'il ait pris la peine de mener l'enquête pour moi.

Nous sommes vraiment de bonne humeur, maintenant.

Arrivés à Legzira, en marchant sur le sentier plein de ténèbres qui descend à la mer, il me raconte cette histoire de croissant de lune qui pour quelques minutes se transforme en bateau. L'image est si belle, si romantique et me frappe si fort, que j'en oublie illico le code postal.

Pour rien au monde je ne le redemanderais. De toute façon, j'ai bien compris qu'il ne servait à rien.

Les derniers jours, on devait partager notre terrasse avec les nouveaux arrivés à l'hôtel : deux couples qui voyageaient en Afrique à bord d'un gros 4 × 4. L'un d'eux était la réplique saisissante de John Lennon et Yoko Ono, aussi bien physiquement que dans leur look et leurs attitudes. Ils fumaient pendant des heures, et le Mahâbhârata en livre de poche traînait sur la terrasse. Y'en a marre, nous dit l'autre fille, de ces pays comme le Maroc ou le Sénégal où dès que tu débarques, les gens voient écrit BANQUE sur ton front.

Comme leur voiture était immatriculée en Suisse, j'ai eu envie de rire.

Et comme il me fallait bien admettre qu'au fond on se ressemble tous, nous les touristes, je me suis sentie un peu mal à l'aise.

On voyage tous avec notre petit cinéma dans la tête, en se prenant quand même un peu pour des aventuriers, les héros de tel livre ou de tel film où l'Occidental, se coupant de ses repères, va se frotter à la culture ancestrale et si différente de peuples encore un peu préservés du monde moderne... Mais du côté des peuples en question, on ne voit débarquer que des touristes, tous les mêmes, un peu niais ou rats dès qu'ils sont sortis de chez eux, parfois gentils et distrayants, mais le plus souvent tout simplement bons à plumer.

À Kolomina, dans une ruelle de cette banlieue qui nous semble plutôt morose, vit un jeune photographe français. Il y a deux ans qu'il habite là, seul, toute l'année. Mohamed le connaît et l'aime bien. Il a voulu nous le présenter, mais le jour où on est allés chez lui, il était sorti.

Olivier et moi, on s'interroge sur la raison qui l'a poussé à venir s'enterrer ici. Il n'est pas pêcheur, alors quoi d'autre ? Sans en avoir parlé, et sans raison, on imagine chacun de son côté qu'il est peut-être malade, et venu mourir. En tout cas, il ne peut pas s'être installé et rester là pour un motif futile. Pourtant Mohamed l'appelle tout simplement, lui aussi, *le touriste.*

C'est le temps qui nous a fait quitter Legzira. Le soir où, revenant du désert, on est rentrés à l'hôtel pleins de boue, à cause de la pluie qui toute la journée avait raviné la piste, et où on s'est aperçu que l'eau passait sous la porte de la chambre, on a aussi compris que de toute façon, on en avait assez des soirées sans lumière.

Le lendemain, on était installés à Ifni, dans un petit appartement en rez-de-chaussée, avec douche chaude et électricité, donnant directement sur la plage. De nouveau le soleil brillait dans le ciel bleu tendre de décembre, et on pouvait s'y dorer, assis sur le pas de la porte, en regardant rouler la mer.

C'est une drôle de ville, Sidi Ifni. Comme abandonnée. Depuis le début de notre voyage on avait envie d'y aller, sans savoir pourquoi. À Paris avant notre départ mon frère m'avait fait promettre d'aller à Mirleft, un endroit merveilleux où il avait vécu plusieurs mois à l'âge de vingt ans, et qu'il voulait, ajouta-t-il, revoir avant de mourir — réflexion un peu étrange de la part d'un homme encore jeune, en bonne santé, et qui continue à voyager en Afrique, mais que j'ai comprise plus tard, sur la route de Mirleft, en éprouvant soudainement ce sentiment d'entrer dans un endroit où il serait bon de venir mourir.

Et je me suis souvenue de l'état dans lequel était revenu mon frère, hirsute, amaigri jusqu'à n'avoir plus que la peau sur les os, pieds nus, et sur un pied atteint d'une plaie qui menaçait de se gangrener. Il était resté là-bas jusqu'au bout de ses ressources, non seulement financières mais aussi physiques, allant les derniers temps jusqu'à fouiller dans les poubelles pour trouver à manger. Et ce qui lui restait de Mirleft, c'était le souvenir émerveillé de tous ces mois où il avait dormi sur la plage des pê-

cheurs, et vécu dans ce village où tout le monde à l'époque écoutait Bob Marley.

Ne restez pas dans le nord, avait encore dit mon frère, c'est une région de truands. Quand je suis passé à Tanger au début de mon voyage, avait-il raconté, j'ai été harcelé et menacé par une bande de dealers à qui je ne voulais rien acheter. Au retour, six mois après, en repassant par Tanger, je suis retombé sur les mêmes. Quand ils ont vu dans quel état j'étais, ils m'ont tapé sur l'épaule, payé l'hôtel, offert des cigarettes, et de quoi manger...

À Essaouira où nous venions, Olivier, les petits et moi, de passer un mois, tous ceux qui avaient vu Sidi Ifni faisaient la moue quand on parlait de notre envie d'aller là-bas et d'y rester un peu. Karim nous a donné des adresses, mais il ne s'intéressait qu'à Legzira et à la pêche. Et un couple de babs français de quarante ans, qui voyageaient avec leur quatre enfants et connaissaient bien le pays, nous déconseilla carrément de nous y installer, racontant une anecdote d'où il ressortait en gros que la ville n'avait aucun intérêt, et que là-bas, dans le sud, les gens ne sont pas commodes.

On commençait à se laisser convaincre, mais régulièrement on consultait *Le Routard* en disant

Et si on allait à Sidi Ifni ?

Finalement on était partis pour Mirleft, puis de Mirleft pour Legzira, et de Legzira, inch Allah, pour Ifni, comme s'il était décidément écrit quelque part qu'on devait passer du temps dans cette ville.

La première fois qu'on a vu Ifni, pourtant, on s'est aussitôt rangés du côté de ceux qui faisaient la moue. Alors que Mirleft nous avait enchantés, et que Legzira allait nous émerveiller, Sidi Ifni nous a paru infiniment triste avec ses larges rues, ses maisons espagnoles à moitié délabrées, son front de mer à l'abandon, ses habitants silencieux, toute son allure fantomatique sous le soleil. Et nous avons quitté la ville comme des fuyards, accablés par un malaise diffus.

On a cherché une maison à Mirleft, en vain. À Legzira et à la grotte, tous les pêcheurs, qui étaient de Kolomina, nous conseillaient Ifni. C'est à force d'en entendre parler, et d'y aller les fins d'après-midi avec Mohamed, que nous nous sommes laissé tenter. Car les pêcheurs

avaient raison : ici tout le monde vous laisse tranquille. Pas de rabatteurs, pas de commerçants indélicats, pas de faux guides, pas de mendiants bonimenteurs. On ne vous considère pas comme un pigeon à plumer, ni même comme un personnage exotique. Les gens sont avec vous comme ils sont au naturel, c'est-à-dire aimables, gais et discrets. Malgré ses airs de décor pour scènes à la Beckett ou à la Buzzati, Sidi Ifni est une ville bien réelle, dont les façades aux couleurs fanées, bleues, roses et blanches, n'attendent nullement la projection du petit cinéma des touristes. Espagnole jusqu'en 1969, Ifni l'est restée comme dans un rêve lointain, sans souci d'entretenir ce souvenir colonial, ni volonté de le détruire — laissant le temps faire son œuvre, avec infiniment plus de finesse que ne le sauraient faire les hommes.

Notre cinéma à nous, en descendant vers le sud, les personnages auxquels on avait tendance à trouver plaisant de s'identifier, c'étaient ceux du film de Bertolucci, *Un thé au Sahara*. L'artiste et l'écrivaine, dans leur

voyage initiatique, l'un vers la mort et l'autre vers la résurrection...

Ce film, on l'avait vu des années auparavant à Montréal, avec notre ami Dany. Et alors que nous étions tous deux sortis bouleversés de la séance, Dany, qui est haïtien, s'était moqué de notre romantisme d'Occidentaux pour lesquels les hommes à peaux sombres, et leurs pays, ne sont que décors et prétextes à exalter leur égocentrisme, conséquence de leur vieille suprématie dans le monde.

Bien sûr il avait raison, mais cela n'entamait en rien notre émotion, car ainsi étions-nous faits, blancs, et narcissiques, et romanesques, mais aussi comme tout être humain sur cette terre attendant désespérément de la vie un signe, un petit signe pour comprendre son sens.

Était-ce un hasard si, juste au moment de partir, on avait soudainement retrouvé, sans l'avoir cherchée, la bande originale du film, depuis longtemps égarée ? On l'a écoutée de temps en temps, en route. Les chants du pays nous fendaient l'âme comme ce pays, ce sud vers lequel nous roulions. Mais au fond, ce qui ressemblait peut-être le plus à

notre histoire, c'était cette chanson de Charles Trenet, incluse dans la bande, *Je chante.* L'histoire d'un vagabond, un homme libre et joyeux qui chante par les chemins, malgré la faim, et que les gendarmes finissent par emprisonner.

c'est vous le chanteur le vagabond
on va vous enfermer oui votre compte est bon
Non, ficelle tu m'as sauvé de la vie
sois donc bénie
car grâce à toi j'ai rendu l'esprit
je me suis pendu cette nuit
Et depuis je chante, je chante soir et matin
je chante sur les chemins
je hante les fermes et les châteaux
un fantôme qui chante on trouve ça rigolo

C'est quoi, l'amour ? Une pulsion qui vous porte l'un vers l'autre ? Il y a une période de la relation amoureuse où c'est facile de savoir : l'amour, c'est ce truc qui vous rend malade quand l'autre n'est pas là, et ivre quand il est là. Une sorte de drogue dure. Qui vous coupe des autres, vous entraîne à négliger votre travail, vos amis, vos enfants, votre amour précédent, tout ce que

vous aviez jusque-là de plus précieux, et qui devient secondaire dans la grande tempête qui vous emporte. *Moi d'abord*, c'est ça aussi l'amour, quand il vous prend au corps et que c'est votre peau qui est en jeu. Oui, l'amour est une catastrophe métabolique, un creuset d'alchimiste où vous tombez sans espoir de pouvoir en sortir par votre propre volonté, et dont vous serez libéré, transformé, enrichi.

Mais après plusieurs années de vie commune, comme pour Olivier et moi, c'est moins facile de savoir ce qu'est l'amour. Est-on toujours dans le creuset ? Beaucoup de symptômes subsistent. L'absence de l'autre, par exemple, reste difficile, quoique moins poignante. La passion sexuelle reste vive, peut-être même toujours plus débridée, quoique moins obsédante. La projection de soi sur l'autre est de beaucoup atténuée : quoique changé, chacun est redevenu soi-même. Beaucoup de *moins* au tableau, donc. C'est un peu déprimant. Sauf que ces *moins* pour l'amour sont aussi des *plus* pour soi. L'accalmie après le choc amoureux vous laisse un sentiment de vide, mais vous rend

vigueur et sérénité pour gouverner votre barque.

La question est de savoir combien de temps vous apprécierez de naviguer en eaux douces.

Les eaux douces nous ont apporté deux petits, comme pour nous montrer qu'elles pouvaient aussi nous chahuter et nous combler. Les eaux douces ne nous ont pas rejetés à la mer, elles ont jeté la mer en moi.

Déjà nous sommes comme les vieux couples, Olivier et moi. Pensant la même chose au même moment. C'est un autre lien, qui sans doute nous unit plus puissamment que les grands émois du début. Un lien qui rassérène et qui inquiète.

On est partis au Maroc par besoin de quitter la France, le mauvais climat qui règne en France. Par isolement, aussi. Comme si, parmi nos amis, nous étions les seuls à être atteints par le sale temps. Chaque jour on lisait les journaux avec angoisse et révolte, mais jamais, dans nos conversations avec les autres, on ne retrouvait chez eux des senti-

ments aussi forts. On était comme deux fous, deux perturbés criant à l'horreur dans un désert de quasi-indifférence, ou de résignation générale. Les autres semblaient avoir leur vie, avant tout. Le mauvais temps les atteignait aussi, mais leur vie leur faisait un meilleur vêtement de protection. Nous, nous étions presque nus, trop perméables. Tout d'un coup, on a eu envie de partir.

C'était la même chose pour Patrick et Ghislaine, les Français qu'on a rencontrés là-bas, avec leurs quatre enfants. Ils avaient tout bazardé, vendu leur maison, quitté leur emploi (leur boulot, devenu pourtant si précieux), inscrit les trois aînés aux cours par correspondance, acheté un camping-car, et changé de vie. Tourmentés par la dégradation du climat social, la montée du Front national, se sentant bafoués dans leurs convictions et isolés dans leur malaise (on a même vu des amis à nous, disaient-ils, des gens de gauche, se mettre à voter FN ; et même chez ceux qui ne passent pas à l'acte, le discours change, se laisse insidieusement contaminer), ils sont partis.

Nous nous sommes longuement retrouvés sur ces préoccupations, et j'ai admiré leur

courage, leur capacité à rejeter une vie médiocre mais assurée pour partir à l'aventure, renouveler leurs rapports humains, leurs joies, leurs sensations. Pour nous, tout était plus facile : on écrit n'importe où. On avait laissé notre appartement parisien mais c'était provisoire, et il nous restait la grange, la petite maison en altitude, dans les Pyrénées, où on finit toujours par revenir.

Bouger, pour eux comme pour nous, ça voulait dire qu'*ils* ne nous avaient pas eus, qu'on avait toujours le plaisir, la force et le moral, pour vivre, libres.

Non seulement ne pas observer le jeûne du ramadan est passible de prison, mais même chez moi, dans la journée, je suis obligé de me cacher de mes parents pour manger, nous dit Fayçal, étudiant à Agadir.

Fayçal est athée, et révolutionnaire.

Autrefois, dit-il encore, à l'université de Marrakech comme à celle d'Agadir, le groupe des étudiants marxistes était majoritaire. Maintenant, ce sont les islamistes qui tiennent la fac. Et ils ne tolèrent aucune concurrence.

Fayçal est révolté, il voudrait plus de li-

bertés. Tous nos amis, à Essaouira et à Ifni, sans être révolutionnaires, se plaignent aussi amèrement du régime, de la corruption omniprésente. Pays en voie de démocratisation... Sans doute... Même dans les plus vieilles démocraties, intégrismes et normalisation menacent...

Vive Fayçal ! Qui, à l'heure où j'écris, mène son combat, seul dans la cuisine interdite. Vive Patrick et Ghislaine, qui ont laissé tomber travail et école pour se promener avec leurs enfants ! Vive Ismaël, *tranquille* dans sa grotte ! Vive Mohamed, qui danse avec la mer ! Tous ceux qui jouissent sans autorisation !

Même si le désespoir les guide aussi.

Patrick, Ghislaine, Olivier et moi, on est tous tombés d'accord là-dessus. Si Le Pen arrive au pouvoir on quitte la France. On veut bien se battre pour l'empêcher d'y arriver, mais s'il est élu démocratiquement, si nos compatriotes en viennent un jour à faire ce choix, on se casse.

C'est alors que Ghislaine a dit

Oui mais pour où ?

On n'a pas trouvé de réponse.

Dans quel endroit au monde ferait-il vraiment bon vivre, dans un espace de liberté et de rapports sociaux acceptables ?

On reste là, assis autour du thé, la tête basse. Patrick écrase le tarpé. On n'a rien à dire, on dirait des comploteurs exilés, soudain privés d'objectif.

J'aimerais parler avec Bruno Mégret, d'homme à homme. Sans hostilité. Découvrir ce qu'il a vraiment au fond du cœur. (Ce que ses électeurs ont au fond du cœur, il n'est que trop facile de le deviner. La même chose que moi : la force du réflexe, de l'instinct. Mais détournée vers la haine. S'ils savaient qu'on peut mettre dans l'amour de la vie autant de rage, y employer plus de révolte et y trouver de bien plus grandes jouissances... Mais plus encore que sur leurs électeurs, les propagandistes de la haine peuvent compter sur ceux qui ne le sont pas encore mais pourraient le devenir, l'armée éternelle des sans-passion, sans-amour et sans-haine, les *raisonnables,* si prompts à se faire une raison, les conformistes, les caméléons, ceux qui toujours donneront raison à l'état des choses, ceux qui toujours trouveront dans « la situation »

la justification de toutes les injustices, même criminelles, ceux qui toujours, en résumé, se rangeront aux côtés des plus forts du moment.)

Poussière... Toute une journée on a roulé dans le désert, en cahotant sur les pistes, pendant des dizaines de kilomètres. On a rencontré un squelette entier de chameau, parfaitement blanc. Et plus loin, un homme qui avait élevé une chamelle, laquelle maintenant se prenait pour une humaine et filait se cacher, effarouchée, dès qu'elle apercevait un de ses congénères.

C'est la première pluie depuis un an, a dit l'homme tandis qu'on dégustait nos brochettes de chameau. Et dans quelques heures, cette étendue de sable devant nous sera couverte d'herbes et de plantes. Les graines peuvent attendre des années sous terre. Et à la première goutte d'eau, elles se développent à toute vitesse et jaillissent du sol, pressées de vivre.

On est repartis pour Legzira, par d'autres pistes, devenues boueuses. Après les embranchements, dès qu'on aperçoit au loin la silhouette noire d'un berger, Olivier des-

cend de voiture, court dans la lumière des phares, la nuit et la pluie, pour aller, par gestes, lui parler, et s'assurer qu'on est toujours dans la bonne direction.

Le squelette du chameau était étendu au bord de la piste, énorme. Sans doute était-il mort là. Combien de temps avait-il fallu pour le réduire à cet assemblage d'os immaculés ? Y avait-il eu des batailles autour du corps ? Avait-on senti sa puanteur loin à la ronde ?

En brochettes, l'animal est en tout cas délicieux. Vivant, un peu ridicule et attendrissant. Mais c'est à l'état de squelette qu'il est le plus beau, le plus tragique, le plus impressionnant. Car la chair, morte ou vive, humaine ou non, est comme la vase limoneuse d'un torrent de sang : toujours susceptible d'être emportée, suçant les pas, douce et attirante, bienfaisante et traîtresse. Les os n'ont pas de ces charmes ni de ces faiblesses. Images de la désolation et de la constance, ils restent pour l'éternité les témoins d'une vie qui a eu lieu, et a disparu à jamais. Même réduits à l'état de poussière, les os demeurent

eux-mêmes, durs, étranges, pointant l'éphémère, infinité de points répandus sur la terre, points, points-virgules, deux-points, points d'interrogation, points d'exclamation, points de suspension... C'est sans doute pour ça que le désert, décombre d'os émiettés en points, fascine...

Qu'est-ce qui se passe, entre Mohamed et nous ? Je ne pose pas la question entre Mohamed et moi, ou entre Mohamed et Olivier. Car c'est nous qu'il vient voir, chaque jour, et c'est nous qui le voyons arriver avec bonheur. Il nous aime tous les deux, et même tous les quatre, pour l'ensemble que nous faisons, et ensemble nous l'aimons, d'une amitié puissante et mystérieuse, qui ne s'appuie sur presque rien de concret, puisque nos conversations sont limitées, et que nos activités en commun se bornent à peu près à regarder la mer, boire le thé, fumer des cigarettes et visiter le marché aux poissons. Et pourtant, quand on le voit apparaître soudain dans le soleil, au milieu de l'après-midi, comme surgi de nulle part, souriant et silencieux, on dirait une histoire d'amour.

Sans lui, nous ne serions certainement pas restés à Ifni, ni même à Legzira. Sans doute aurions-nous continué vers le sud, comme nous en avions envie. Je ne dis pas que nous sommes restés pour lui. Mais c'est lui qui nous a trouvé une chambre à Legzira, aidés à chercher un logement à Ifni. Je ne dis pas qu'il l'a fait pour que nous restions. Personne n'a rien décidé, ça s'est passé comme ça, c'est tout. Parce que c'était lui, parce que c'était nous.

Qu'est-ce qu'on est allés chercher là-bas, et qu'on a trouvé ? Maintenant dans ma montagne, chaque jour regardant par-dessus les étendues de neige évoluer la lune comme je la vis changer là-bas, chaque nuit assise devant mon grand cahier, avant l'aube, j'essaie de retracer la carte de cette quête au trésor que nous livrâmes sans plan — et sans le savoir. Chaque nuit réveillée par la tâche qui m'obsède : mener l'enquête, reconstituer le plan, l'itinéraire, pour tenter d'identifier l'objet trouvé, lui donner une forme, un nom.

Qu'est-ce que j'ai trouvé, là-bas ? Qu'est-ce qui cogne en moi et insiste pour que je le nomme ?

Que s'est-il passé ?

Assise au soleil devant la porte comme toujours ouverte, un livre sur les genoux, je regarde la mer, le temps qui passe lentement.

À l'intérieur les petits dorment, Olivier est à l'ordinateur.

Ils auront fini leur sieste à l'heure où les enfants du voisinage sortiront de l'école, et alors ils s'abattront tous ici comme une nuée de moineaux, ce sera la joie, les courses, les cris, les rires, les jeux. Une vraie fête, qui commence dès le matin, dès qu'on ouvre la porte, au réveil, et se poursuit bien après la nuit tombée. C'est un pays plein d'enfants et les enfants sont dehors, ensemble, à jouer comme des rois, gais, vifs, souriants, affectueux. Bouss ! bouss ! Les plus grands font des bisous aux plus petits, leur tiennent la main, veillent sur eux.

J'imagine Mohamed quand il était petit, il devait être comme eux, libre et joyeux, un des plus doux et des plus jolis sans doute, ses grands yeux noirs devaient faire fondre toutes les grandes sœurs de la rue et toutes les grandes personnes qui passaient au mi-

lieu du groupe d'enfants, car ici tout le monde aime les enfants et se laisse attendrir par eux.

À Essaouira, juste avant de partir, on a fêté l'anniversaire du petit, ses trois ans. Tout le monde a pris ça très au sérieux, Saïd a fait faire par un ami pâtissier un énorme, magnifique et délicieux gâteau, avec le nom du petit et sa date de naissance en lettres de crème, Saïda a fait elle-même un gâteau et m'a aidée à préparer la réception, disposer les banquettes dans le patio, présenter boissons et amuse-gueules, et tout le monde est venu, avec un cadeau, Abdelatif, Fatima, Hassan, Rida, Patrick, Ghislaine, et encore une ribambelle d'enfants qui ont joué dans la maison pendant des heures, sans une dispute. À la fin tout le monde fumait, les plus petits eux aussi semblaient un peu stoned, c'était vraiment une belle fête.

Comme tous les après-midi, une grosse vieille grand-mère fait la sieste au soleil, couchée par terre au pied des massifs de fleurs qui ornent vaguement le large trottoir à degrés qui descend vers la mer, devant chez nous. Elle se lève, rejoint en quelques pas

lents le tas de sable amassé sous l'escalier du front de mer, retrousse quelques jupons pour baisser son pantalon, s'accroupit, pisse, se rajuste tandis que deux jeunes hommes descendent nonchalamment l'escalier, et revient s'étendre parmi les fleurs.

(Ces mêmes fleurs que chaque soir Mouloud, Iman, Leïla et les autres enfants cueillent, pour venir me les offrir. Le matin ils arrivent les mains chargées de coquillages, qu'ils ont ramassés sur la plage pour m'en faire cadeau.)

Par le sud, Mohamed surgit dans la lumière, paisible et souriant. Si mince, si souple, si élégant, en blouson et en jean chaque jour changé, noir, blanc ou bleu.

Il met les doigts sur son cœur, tend la main.

On s'assoit tous au soleil, pleins de bonheur, à se raconter de toutes petites choses.

Plus tard on part pour le marché aux poissons, en faisant un tour dans la ville. De l'époque espagnole, Ifni a conservé de nombreux bars avec terrasses, qui se remplissent en fin d'après-midi. Pour rejoindre le centre, on passe à travers le square, puis devant le palais royal. Ou bien de l'autre côté,

par les avenues en terre puis la rue qui monte en tournant sous les arbres, avec sa rambarde de pierre, une rue romantique dans l'ombre du soir qui bizarrement me fait penser à Lourdes, aux environs de l'hôpital de Lourdes où le petit est né.

En ce moment les pêcheurs de Legzira et de la grotte prennent quelques jours de repos, on les rencontre justement à la terrasse d'un bar, sous un arbre, en compagnie de gens qu'on ne connaît pas. Ismaël nous invite à boire un café.

Au souk, Mohamed achète toujours quelque chose pour les petits, des Fifty — gaufrettes au chocolat —, des yaourts. Il fait ses achats presque furtivement, souvent sans qu'on s'en rende compte, comme si le cadeau devait sortir de ses mains par simple enchantement. Au milieu de la petite foule à la fois animée et souverainement calme des chalands (deux vieux très dignes se mettent tout d'un coup à chahuter, rire et se chamailler comme des gamins, l'un tapant l'autre à coups de canne et se faisant en retour arracher son turban), dans l'ombre du soir qui monte, illuminée par les lumières douces des petites boutiques, Mo-

hamed semble se déplacer en apesanteur, comme s'il était porté par une rivière calme.

Continuant à flâner dans les allées, on s'aperçoit qu'il est resté en arrière, devant un étal minuscule, dont il revient avec un poisson. Sur notre demande, il entrouvre le sac, nous montre le trésor qu'il a trouvé. C'est un poisson spécial, un poisson dont une certaine partie, préparée d'une certaine manière (on ne comprend pas très bien ses explications), avec du miel (il a oublié le mot miel, et nous le fait retrouver en évoquant ce qu'il nous a offert à manger, le premier jour dans son garage), peut guérir une certaine maladie dont est atteint un de ses petits voisins, à Kolomina.

Au sortir du marché, il nous raccompagne un peu, puis vient le moment où nos chemins se séparent. On propose de le ramener en voiture, mais comme chaque fois il refuse, jurant qu'il va trouver un petit taxi, que ça va très bien comme ça. On se dit au revoir, et comme chaque fois, c'est un moment un peu triste.

Plus jeune, je serais tombée follement amoureuse de Mohamed et d'Ismaël, si

beaux. L'amour est la première force, parole et arme de la jeunesse. Aujourd'hui encore, je tombe amoureuse aussi fatalement que les dents de lait tombent de la bouche des enfants, et ma bouche d'amour a d'innombrables dents, avec ou sans racine — mais j'ai appris à ne pas toujours mordre.

Et je suis en quête d'autre chose ici, même si j'ignore quoi.

Ou bien transcendé-je un désir dont je me fais un tabou ?

Quoi qu'il en soit, les questions muettes que je pose à Mohamed comme à moi-même sont

Où est la pierre précieuse d'être ?

et

Comment peut-on être l'autre tout en étant soi-même ?

(Questions auxquelles on ne saurait répondre, et qu'on ne saurait pas même aborder, dans l'état amoureux, qui est de tous le moins lucide.)

Ce que j'éprouve pour Mohamed a le charme de l'amour, mais débarrassé de la puissance aveuglante du désir. Ainsi sont les amitiés qui savent ne pas exagérer l'intimité, respecter un minimum de distance

pour se prémunir de la banalité et de la promiscuité, sauvegarder le mystère et l'admiration en même temps que la qualité d'une compréhension tacite, plus fine et plus profonde que n'importe quelle grande explication.

Comme nous cherchons en lui, Mohamed cherche en nous.

Les religions, idéologies, fois collectives de toute sorte, fabriquent des êtres faussés par une pensée toute faite, corsetés par un système de valeurs qui les empêche de devenir eux-mêmes, d'accéder à leur vérité — et, le regard faussé, d'accéder à la vérité des autres.

Au fond de lui Mohamed a su se préserver de tout embrigadement. Et cela, contrairement à moi, sans agressivité puérile.

Sans rien perdre de son mystère, Mohamed avance vers vous sans masque, l'âme grande ouverte.

Bien qu'il vienne nous voir tous les jours, Mohamed n'est pas complètement naturel avec nous. J'avais déjà remarqué qu'il riait

davantage avec ses amis, quand ils parlent tous en arabe. Entre nous, c'est comme s'il y avait un petit reste de timidité réciproque. Un tout petit peu plus que sa réserve habituelle, qui ne nous empêche pas d'être très proches. Nous sommes pareils avec lui, un peu précautionneux, comme on peut l'être devant un être rare et précieux, même s'il vous est devenu familier.

Un jour, en sortant de la téléboutique, alors qu'Olivier et lui m'attendaient dehors avec les petits, je vois deux jeunes filles, passant à leur hauteur, leur lancer joyeusement une réflexion. Et Mohamed, avec un sourire et un regard que je ne lui connaissais pas, ce regard léger, intéressé et séducteur du latin lover, leur répondre sur le ton de la plaisanterie. Comme si une petite lumière s'était soudain allumée en lui — une petite lampe dont nous n'étions pas à même d'atteindre l'interrupteur.

Tu connais tout le monde toi, a dit Olivier qui, n'ayant pas vu la scène du même œil que moi, a tout simplement pensé qu'il les saluait.

Elles ont dit que le petit était mignon, a

dit Mohamed, en jetant une dernière fois un bref regard sur les filles qui s'éloignaient.

Puis il a retrouvé son calme et son sourire habituels.

J'en parle souvent à Olivier, c'est une question qui me tracasse. Tous ces jeunes pêcheurs, quelle vie sexuelle et amoureuse peuvent-ils bien avoir ? On ne les voit jamais qu'entre garçons, à la mer, en ville, au café, et même sur les photos qu'ils nous montrent. À Legzira, on les voyait discuter très librement avec Malika et Zohra, les deux sœurs de l'hôtel, mais jamais partager avec elles un repas ou un thé, par exemple.

Je me promets d'interroger Mohamed là-dessus, un jour. Une après-midi, j'aborde la question de manière un peu détournée. Comme, le jour même où il l'a appris, il nous a annoncé que sa sœur allait se marier, je lui demande comment elle a rencontré son fiancé. Il m'explique gentiment que c'est un garçon de Goulimine, un cousin de leurs voisins — mais je n'en saurai pas plus. À cause de la barrière de la langue, on ne

peut pas avoir de conversations très poussées. Et peut-être que ça l'arrange, parfois.

Je demande à Mohamed Tu as appris le français à l'école ?

Non non, tout seul, en parlant avec des touristes.

Je le félicite d'autant plus sincèrement que je me sens incapable d'apprendre l'arabe comme ça, à l'oreille. Mohamed essaie de nous enseigner quelques rudiments de conversation, mais ma mémoire a du mal à fonctionner sans un minimum d'écrit, d'analyse, de grammaire.

En remerciement de ses leçons, Olivier aime bien faire mourir de rire Mohamed en s'appliquant à demander de l'eau en arabe à l'épicier. *Aténé Sidi Ali minfodlet.* L'épicier reste un moment perplexe, et finit par attraper la bouteille.

C'est aussi cette barrière de la langue qui nous oblige à trouver un autre mode de communication, plus sensitive, plus intuitive, plus instinctive.

En T-shirt au soleil, on se croirait au début septembre chez nous, sur les côtes d'Aquitaine. Mais on est en décembre, et les journées sont d'autant plus courtes que le pays fonctionne à l'heure solaire. Bien qu'on ait maintenant l'électricité, les soirées sont longues et vides. Depuis sept ans qu'on vit ensemble, Olivier et moi, et même depuis le début de notre adolescence, on ne s'est jamais couchés aussi tôt. On pourrait lire, bien sûr, ou faire l'amour, mais bizarrement on est très vite abattus par le sommeil, comme si on avait justement des années et des années de sommeil à rattraper...

On lit dans la journée, et quant à l'amour... Alors qu'en Espagne encore, jusqu'à la dernière extrémité, jusqu'à Algéciras, on était chauds et imaginatifs, depuis qu'on est entrés dans ce pays on s'est laissé gagner par une sorte de torpeur sexuelle. On se contente d'étreintes sommaires, dans le noir, propres à combler un besoin physique et affectif élémentaire, rien de plus.

Il est vrai que l'environnement ne prête pas beaucoup à la rêverie sexuelle. Comme on a évité les grandes villes, on n'a vu que des femmes couvertes des chevilles jusqu'au

cou, sinon jusqu'aux yeux, enveloppées de djellabas toutes droites qui font paraître informes les grosses, et maigres les minces. Les domaines des hommes et des femmes restent séparés, on ne s'embrasse pas entre hommes et femmes, et les regards sont réservés. La touriste elle-même se plie vite à la règle, tant à l'évidence il lui serait inconfortable de s'afficher en minijupe ou d'avoir une attitude un peu provocante. Quant au touriste, il évite de regarder les femmes, et finit par oublier de rêver à elles. (Certains peut-être trouvent érotiques tous ces tabous. Pas nous.)

Depuis qu'on fait moins l'amour (sans raison objective telle qu'une brouille, un désamour, le stress ou la fatigue), on a gagné une nouvelle sérénité. Mais parfois cet assoupissement des sens a quelque chose d'inquiétant. De morbide, presque. Comme ce tout nouveau besoin de se coucher tôt.

On trouve tout ici, dit fièrement Mohamed, en parlant d'Ifni.

Sans journaux français, sans radio ni télé, sans informations, sans courrier, sans téléphone, sans librairie ni disquaire, sans

théâtre, sans cinéma, sans bars ni boîte de nuit, sans boutiques où faire au moins du lèche-vitrines, sans rien d'autre à consommer que du poisson, de la viande, des légumes, du thé, des fruits, du pain, du lait (vendu au demi-litre), des yaourts (vendus à la pièce), du café (vendu au sachet-dose pour une tasse), et de temps en temps une boisson non alcoolisée à la terrasse d'un café, on se rend compte à quel point on est conditionnés par notre société de consommation. Incontestablement, nous sommes en état de manque. Quand il fait nuit avant dix-huit heures, quand on n'a rien à faire, rien à consommer, le temps paraît s'allonger démesurément, et c'est un exploit de poursuivre la soirée jusqu'à minuit.

Ainsi, en même temps que ce plaisir étrange, fait d'immobilisme et d'attente indéterminée, de cette torpeur comme une fuite en avant qui donne envie de s'enfoncer plus encore dans le sud, vers le désert, vers de plus en plus de vide, d'absence de soi où le moi se dilue dans l'espace gorgé de temps, un temps non plus rectiligne et engagé dans l'avance régulière, inéluctable,

qui nous soutient ordinairement, chaque heure l'une après l'autre nous servant de béquille pour continuer sur le chemin sans penser à la fin, à l'absurdité de cette marche forcée, non plus ce temps officier qui nous fait marcher au pas, ce temps ponctuel et métronome, mais un temps étale, épandu sur le monde comme une grosse ogresse lascive, indifférente aux besoins des hommes, les abandonnant telle une armée en déroute à leurs errements métaphysiques, à la fois couveuse et assassine, en même temps donc que le plaisir quiet et inquiet de s'adonner à ce temps sans direction, libérateur, naissait en nous quelque chose qu'on pouvait prendre pour de l'ennui mais qui était bien plutôt un profond désarroi, une sensation d'incongruité, de vulnérabilité et de perte de soi allant jusqu'à l'envie de disparaître, assez semblable à celle qu'on éprouve dans ces rêves où l'on se retrouve nu dans la rue, morceau de chair vive livré au regard de ces soldats du temps habillés de fables et de vanités.

Et jour après jour, toujours à l'identique, imprévues et prévisibles, discrètes et envahissantes, les visites souriantes de Mohamed

sont une invitation au voyage vers le cœur de cet univers d'eau, de sable et de ciel, un voyage sans déplacement (pourquoi se déplacer quand le temps lui-même est arrêté ?), vers le cœur de l'ami, de l'autre, de l'autre en soi et de soi en l'autre, en un échange de joies répétitives, comme la mer pour parler avec le sable inlassablement monte et descend sur la plage, jour après jour il se fait jour que nous sommes arrivés à destination, qu'il n'y aura rien de plus, rien de mieux que ce flux et ce reflux, ce rêve d'amour récurrent, éveillé, où le regard de l'autre inlassablement et sans paroles vous interroge, vous dépouillant de toutes vos réponses, où vos propres yeux en retour pillent toutes ses certitudes, jusqu'à ce qu'ensemble vous vous trouviez face au désert, nus, puissants et désarmés comme des nouveau-nés.

Jour après jour, sans un mot, Mohamed nous demande d'accepter cet univers, de le laisser nous prendre comme lui, Mohamed, nous accepte et nous prend. Et chacune de nos rencontres est aussi une bataille.

On essaie de s'installer.

On va voir l'école maternelle, pour le petit. C'est une classe tout en longueur, délabrée, avec de vieux pupitres en bois et un grand tableau noir. Il y a aussi une cour en terre battue. Et c'est tout. La maîtresse est très gentille, elle s'occupe déjà toute seule d'une trentaine d'enfants, mais elle veut bien prendre le petit.

On renonce.

Mustapha nous trouve un appartement plus grand, et nous accompagne pour la visite.

L'appartement ne nous convient pas.

Je regarde Mohamed. Quand il ne me voit pas, pour que mon inquisition soit moins brutale.

Un soir, nous allons dîner tous ensemble sur le marché. Olivier a très faim, il commande un tajine au mouton pour lui tout seul. Deux poissons grillés pour les petits. Mohamed et moi, on se partage un tajine au poisson.

Mohamed n'a pas faim.

Moi non plus.

On picore tous les deux dans le plat en se forçant, ça se voit.

Quelque chose ne va pas.

Je bois de l'eau du robinet dans son verre, les petits aussi.

Une belle fille pleine de vie, en pantalon, T-shirt décolleté et moulant, travaille à la gargote. Ailleurs, elle pourrait être simplement une belle jeune fille. Ici, elle fait presque pute.

Beaucoup de choses me rendent triste.

La lumière du soir sur le marché silencieux.

Le fait d'être obligé de manger quand on n'a pas faim.

Le fait d'être chacun dans sa bulle d'ombre.

Le tout-petit non plus n'a pas faim.

Mohamed va demander un sachet en plastique, met à l'intérieur le poisson grillé qu'il a laissé. Il semble tenir à ce qu'il le mange au moins tout à l'heure, à la maison.

Mohamed sort un petit os triangulaire de la tête d'un poisson. On peut en faire un bijou, dit-il. Il le tourne et le retourne entre

ses doigts, nous le fait admirer comme s'il s'agissait d'une pierre précieuse. Nous explique que tous les poissons ont cet os. Et dit aussi autre chose, à propos de cet os, qu'on ne comprend pas.

Il est encore très tôt, mais la soirée est déjà finie.

Avant de quitter le marché, Mohamed achète des yaourts pour les petits.

Au moment de se séparer
on se regarde longuement
Olivier et Mohamed
Mohamed et moi.
Il sourit, et s'enfonce dans le noir.

Ce qui n'a pas eu lieu
est ce qui a eu lieu.
Ce qui n'est pas dit
est dit.

La veille, Mohamed nous a raconté que la mère du *touriste* (le Français installé à Kolomina), qui était venue rendre visite à son fils, est repartie.

Je l'ai raccompagnée, dit-il, et elle a pleuré.

On dirait qu'il nous demande pourquoi elle a pleuré.

Elle veut me faire venir en France, à Paris, dit-il encore, au mois 9 (septembre).

Olivier, enthousiaste, lui promet qu'on l'emmènera partout dans Paris, et aussi en Bretagne, voir les pêcheurs.

Je pense à tous ceux qui nous ont dit qu'il était pratiquement impossible d'obtenir un visa de tourisme pour la France. Je me demande si elle pourra vraiment lui en procurer un. Je me sens prisonnière dans mon pays, puisque je ne peux pas y recevoir qui je veux.

Au milieu de la nuit, je me réveille en grelottant. Je tremble, je me serre contre Olivier, j'ai très froid. Il dit Mais tu es brûlante. Il veut m'emmener à l'hôpital. Je refuse, jurant que ce n'est rien, que ça va passer. Je me lève pour aller aux toilettes, j'ai des vertiges, je ne tiens plus sur mes jambes, j'ai la diarrhée, la nausée. Je me recouche, je continue à grelotter et à jurer obstinément que ce n'est rien du tout, qu'il faut juste me réchauffer.

Plusieurs fois dans la nuit.

Au matin, Olivier appelle un médecin. C'est une jeune femme très coquette, charmante et décontractée, habillée, coiffée et parfumée comme une bourgeoise française. Elle me fait une piqûre, en prescrit quatre autres, et des antibiotiques de deux sortes, à prendre pendant douze jours. Peut-être une typhoïde, mais rien n'est sûr, il faudrait faire des examens. Elle ne propose pas de les faire. Olivier lui dit qu'on va rentrer en France. Si ça ne va pas mieux dans cinq jours, allez dans une grande ville consulter un spécialiste, ou à l'hôpital, dit-elle.

En m'auscultant elle me dit que j'ai l'air d'avoir trente ans, pas plus, et je pense aussitôt que c'est un bon médecin, très sympa, et que dans quelques heures je serai de nouveau en pleine forme.

Deux jours je reste au lit, trop faible et stupéfaite pour me lever.

J'entends vaguement des visites dehors, Mohamed, Mustapha, des voisins qui viennent prendre des nouvelles... Je ne veux surtout pas me montrer.

Je suis si fatiguée que je pleure quand je dois me lever, faire trois pas.

Le troisième jour, ça va mieux. On a décidé de partir le lendemain. Toute la nuit j'ai espéré avoir la force de prendre une douche et de m'habiller, pour le dernier jour. En me retournant sur mon oreiller je n'ai pas arrêté d'y penser, d'en rêver, une vraie obsession.

Le matin venu, j'en ai tout à fait la force. À gestes lents je me lave, je me fais belle. Je mets ma longue robe moulante en velours rouge, que je n'ai portée qu'une fois, à Paris, pour une soirée avec des poètes. En trois jours j'ai beaucoup minci et mon teint a pâli, elle me va bien. Je mets aussi mes bottines à talons hauts, du rouge à lèvres, très rouge, et c'est tout.

(Une autre allure que dans mes sempiternels jeans, tennis et T-shirt. Et une façon de révéler cette femme en moi qu'il n'a pas encore vue : celle qui aime séduire, et que l'amour préoccupe.)

Pour une fois, Mohamed arrive en fin de matinée. Je veux sortir sur le pas de la porte pour le saluer, mais à la seconde même le soleil m'assomme, et je suis obligée de re-

tourner me coucher précipitamment, avant même d'avoir pu esquisser un sourire. Olivier et lui restent dehors, à discuter.

Quand il revient, l'après-midi, je vais tout à fait bien. Je m'assois dehors avec eux, pour parler.

Je ne sais pas de quoi on parle.

Je suis vide, la maladie m'a fait devenir ce que j'étais devenue, vide.

Olivier lui montre la carte sommaire avec laquelle on voyage, et sur la carte la route qu'on va prendre, jusqu'à Ceuta. Mohamed, lui, nous montre sa carte d'identité. *Né en 1971. Marin.*

Il s'en va à la nuit tombée.

On a promis de revenir, bien sûr. Olivier le serre dans ses bras, moi je lui prends juste la main, comme d'habitude.

Il me dit Au revoir madame, à voix basse, alors qu'on s'est toujours tutoyés et appelés par nos prénoms.

Il disparaît une dernière fois dans la rue noire, les épaules extraordinairement voûtées par la tristesse.

Nous aussi, on a l'impression de disparaître dans le noir, devant notre porte.

Vers la neige

J'attendais un courrier à la poste restante de Sidi Ifni, ce même courrier pour lequel j'avais cherché à savoir le code postal — mais tant pis. Sans doute serait-il renvoyé à l'expéditeur, ou bien détruit, ou bien... inch Allah ! C'était le manuscrit de mon dernier roman, une charge contre le FN, que je devais corriger après qu'il serait passé entre les mains d'un avocat. Soi-disant hautement attaquable en justice tel qu'il était, le texte devait subir un nettoyage détaillé (détail explicité en onze pages de fax, reçues à la téléboutique de Mirleft).

Et maintenant, c'était drôle de penser que ce roman si incorrect, qui ne verrait jamais le jour sous sa forme actuelle, avait une petite chance de se balader dans la nature et de tomber sous les yeux d'un curieux. Et

même si, ce qui était le plus probable, l'enveloppe ne devait jamais être ouverte ni le manuscrit lu, c'était comme une part de moi que je laissais à Sidi Ifni, ma part de violence et de refus, une bombe dont moi seule connaissais l'existence dans ce lieu qui m'avait donné tant de douceurs.

Mis à part ce manuscrit auquel je renonçai, le début de notre voyage de retour allait être conditionné par le courrier. Depuis plus d'un mois, j'avais une lettre importante (mais l'important et même l'urgent apprennent à attendre) à récupérer à Agadir, chez Fayçal. Ensuite, au lieu de filer sur Marrakech, il nous faudrait repasser par Essaouira, où du courrier devait nous attendre aussi, et où il nous faudrait faire notre changement d'adresse pour la France.

Déjà notre vie française nous rattrapait — tous ces *divertissements* avec lesquels vous vous prenez la tête, afin de fuir l'homme et le dieu en vous, et demeurer le roi de votre petite vie affairée.

C'est toujours exaltant de partir. Et même de repartir, malgré la tristesse. Kolomina ; la piste de Legzira ; Mirleft. Par le matin

tout frais encore, des gens marchent le long de la route, à contre-courant de nous.

Dans notre voiture on est comme une bulle d'air qui remonte à la surface, on n'a pas su rester au fond de ce pays, on est trop légers, c'est à la fois une délivrance et une mélancolie lancinantes, comme une histoire d'amour trop tôt abandonnée, *quand tu aimes, il faut partir,* avant qu'elle ne devienne triviale et aliénante, mais qui, trop tôt abandonnée, devient plus envahissante encore, s'agrippant à vous de ses longs doigts de morte-vivante, vous harcelant de nostalgies, de bonheurs inachevés, inadvenus, entravant votre course joyeuse vers le futur.

Là où on va, c'est un autre désert. De neige. Une fois dans cette grange, l'hiver surtout, à 1 600 mètres d'altitude, il faut se plier à une vie d'ermite. C'est toute une affaire pour descendre au village, à ski ou à pied. Et une fois au village, il n'y a rien.

On va vers cette vie, joyeux, parce que c'est notre maison qui nous attend, nos livres, notre montagne, notre forêt. On pense à tout ça, et aussi au vin qu'on va boire, avec du fromage de brebis. Il y a des

cèpes séchés dans une boîte en fer, et le saucisson de chez Sabatié est incomparable. On fera du feu dans le poêle et dans la cheminée avec le bois des arbres abattus l'été dernier. On va skier, faire de la luge, des boules et des bonshommes de neige avec les petits. Depuis nos fenêtres, on guettera les animaux sauvages quand ils sortent du bois : chevreuils, renards, rapaces... On nourrira les mésanges. On écoutera de la musique. On trouvera dans notre bibliothèque des livres extraordinaires à relire. Et peut-être qu'on branchera la parabole, on aura plein de chaînes pour nos longues soirées, tous les films qu'on a ratés au cinéma, des séries anglaises et américaines, et des pornos... On attendra la fin de l'hiver pour pouvoir à nouveau chevaucher dans la montagne, faire du VTT... Et tu verras comme on écrira bien, là-bas...

Sans doute aimerait-on mieux retourner à Paris. La ville, l'excitation... Mais à Paris, ces dernières années, on a tout claqué. Il ne nous reste que des dettes — et qu'à nous terrer. Pendant des semaines au Maroc on n'a pas reçu notre courrier, et on a oublié ce problème. Mais dès que, sur le chemin

du retour, on a récupéré tous ces paquets de lettres à Essaouira, il a bien fallu s'alarmer un peu, et admettre qu'il était vraiment temps de rentrer, vu l'état plus que déplorable de nos finances.

Agadir ; Essaouira ; Mohammedia. On s'arrête dans cette ville par hasard, parce qu'il est tard et qu'il faut bien dormir quelque part. À cause de son nom, je me dis que c'est un peu comme si Mohamed était encore avec nous.

Pendant des dizaines de kilomètres, de nuit, on a roulé sur une petite route noire, pleine de monde, des gens à pied, sur des vélos sans lumière, ou à dos d'âne, avec la peur constante d'écraser quelqu'un.

Le lendemain après-midi, sur la petite route montagneuse qui relie Tanger à Ceuta par la côte, la mort a bien failli nous rattraper. Il pleuvait, le bitume était mouillé, et à cet endroit sans doute huileux. Au lieu d'obéir au volant, de tourner à droite dans le virage, la voiture a traversé la route, droit vers le ravin. Olivier, qui conduisait, a poussé un cri de terreur. On a pensé aux petits. Freins, direction, plus de

contrôle. J'étais sûre qu'il était trop tard, qu'on allait faire le grand saut. En une fraction de seconde, je m'y suis préparée mentalement.

La voiture s'est arrêtée, la roue avant gauche engagée dans le ravin. On est descendus doucement par l'autre côté, comme dans les films (c'est souvent un bon effet comique, dans les films, ce moment où la vie ne tient plus qu'à un fil — le rire est vraiment la première des philosophies...). Et on a regardé le vide, auquel on venait d'échapper.

Olivier est remonté, a fait marche arrière précautionneusement. On a roulé sans parler jusqu'à Ceuta, à trente à l'heure pendant soixante kilomètres.

En arrivant à la frontière, toujours cette atmosphère de fin du monde, des gens partout, des très pauvres, assis par terre ou circulant à pied, avec un air de gibier à douanier, et dont beaucoup sans doute ne passeront jamais. Dans les voitures peu de touristes, ce n'est pas la saison. Des regards inquiets, impatients ou trop patients, lourds. Des rabatteurs vont d'une voiture à l'autre,

frappent aux vitres, proposent leurs services pour faire accélérer les formalités, monnayant les formulaires délivrés gratuitement au guichet.

Il pleut. Passeports et papiers prêts, vitres baissées, on fume, et on attend. Les petits ont quitté leur siège pour s'étendre à plat ventre sur les bagages, le nez collé à la vitre arrière du break, et contempler la file de voitures étirée derrière nous.

Tout va plus vite qu'à l'aller, nous n'avons pas à déballer notre énorme valise de livres, ni l'ordinateur, pour les faire vérifier par les services compétents. On peut bien ramener chez nous toutes les idées subversives qu'on veut — ou qu'on peut.

Dans ce pays les flics (et il y en a partout, beaucoup, et des certainement pas plus commodes qu'ailleurs), vous abordent toujours avec un souriant Bonjour, ça va ? qui au début déroute un peu. Les uns après les autres, les douaniers se contentent de vérifier les papiers, jeter un coup d'œil dans la voiture, bourrer les pneus de coups de pied pour détecter la présence de drogue. On passe.

À l'aller, on a pris le bateau en matinée, par grand soleil, et on est restés tout le temps sur les ponts, à regarder, exaltés, s'éloigner l'Europe et approcher l'Afrique, sortant même l'appareil jetable Tati pour garder une image de ce grand passage. Olivier, fasciné, regardait en rêvant le rocher de Gibraltar. Il fallait surveiller les petits, toujours tentés par les escaliers en fer. Les autres passagers — peu nombreux — semblaient vouloir nous aider dans notre tâche, les observant avec attendrissement et bienveillance. En quelques minutes ils étaient tous les deux sales et trempés, jouant à grands rires dans les petites flaques d'eau éparses sur le pont.

Cette fois, on a embarqué de nuit, dans le vent et la pluie. Presque tout le temps, on est restés à l'intérieur. Une grande fille vérolée, affreuse quoique plutôt bien faite, allait et venait dans les allées, remuant très exagérément son pas vilain derrière, causant avec une vieille Marocaine, puis s'adressant à un passager solitaire, puis à un autre, palabrant un moment avec lui, avant de disparaître en sa compagnie.

Assise à quelques sièges de nous, la vieille

femme commença à faire mille grâces aux petits, puis nous demanda de lui donner les dirhams qui nous restaient. De l'autre côté de l'allée un gros Espagnol avachi dans son siège s'endormit bruyamment, tête renversée et bouche bée. Le tout-petit se planta devant lui et lui lança à plusieurs reprises, d'un air de défi : Pas beau ! Voyant s'ouvrir la boutique hors taxes, le petit vint réclamer des dirhams pour s'acheter des jouets, qu'il dut se contenter de regarder à travers la vitrine. Roulant doucement sur la mer profonde, le bateau avançait dans la nuit vers l'Europe, chez nous.

On est descendus au même hôtel qu'à l'aller, à la sortie d'Algéciras. *Meson de Sancho,* dont on avait gardé de délicieux souvenirs. Un établissement charmant, bâti à flanc de colline, doté de chambres avec balcon, et d'un très bon restaurant. On se faisait une fête d'y passer une nouvelle nuit.

Pour la première fois depuis le début de ma maladie, je trouvai assez d'appétit pour manger autre chose que trois grains de riz. Il était plus de dix heures du soir, le restaurant était plein de gens habillés et volubiles.

Les femmes étaient en jupe, escarpins et bas noirs. Olivier regardait toutes ces jambes avec l'excitation d'un homme trop longtemps sevré de son spectacle favori. Je les regardais aussi, et lui souriais, complice de son plaisir.

De retour dans la chambre, une fois les petits endormis, nous avons fumé une cigarette sur le balcon, en nous souvenant de ce que nous y avions fait, la première nuit (c'était juste la chambre d'à côté). On entendait le torrent rouler sous nos pieds, et le balancement du palmier au-dessus de nos têtes, dans la nuit enveloppante et tendre. On est rentrés dans la chambre, très amoureux.

Le lendemain matin, on s'est attardés encore un peu sur le balcon, à regarder ruisseau, rochers, plantes et palmiers. Il faisait merveilleusement beau et doux, des tourterelles roucoulaient.

À l'intérieur, à la télé, on ne parlait que de l'assassinat d'un élu du Parti populaire par l'ETA, et de son enterrement. Les journalistes semblaient pouvoir tenir des journées entières sur ce tragique événement. De même qu'à l'aller on avait vu les pro-

grammes télé squattés pendant des heures par l'enterrement des victimes d'une grande inondation, on sentait que de part et d'autre de l'écran, la mort et ses ors soulevaient autant de ferveur que d'inquiétude, se développaient dans toute leur dimension solaire et sombre.

À Séville, les rues et les terrasses des cafés étaient pleines de gens et de soleil. On a déjeuné de tapas et fait un tour en ville avant d'aller visiter les restes de l'Exposition universelle, immense désolation de bâtiments étranges, inutiles et inutilisables, ruinés, rouillés, délabrés.

On circule dans ce pays sans carte, parce qu'on a négligé d'en prendre une, et parce qu'on nous a indiqué le chemin, au dernier moment, à Paris. On venait de déménager, envoyer nos meubles au garde-meubles, rendre la clé de l'appartement. On a appelé un taxi pour aller à Austerlitz, prendre le train de nuit, la *Colombe bleue*, pour Lourdes, d'où on rejoindrait notre maison, et la voiture.

Il est dix heures et demie du soir, le taxi arrive. Le chauffeur est un Arabe d'une cin-

quantaine d'années, un vieux Parisien. On lui dit qu'on s'en va au Maroc.

J'y vais chaque année, voir ma famille à Marrakech, dit-il.

Et il nous explique en détail, et d'expérience, la meilleure route à suivre pour traverser l'Espagne, puis le Maroc. À la gare, il nous souhaite bon voyage, et on se serre chaleureusement la main.

Dans le compartiment couchette de la *Colombe bleue,* on a mis les petits en pyjama, et puis on s'est tous les quatre collés à la fenêtre, pour regarder filer les lumières de la nuit : néons de la gare, lampadaires, milliers de fenêtres jaunes aux immeubles des banlieues, tunnels, étoiles... Olivier s'y entend à merveille pour créer une atmosphère fabuleuse, pour les petits et pour nous tous, afin qu'on se souvienne de cette nuit-là.

Le train roule lourdement sur ses rails, ce n'est pas un TGV, il nous faudra la nuit pour traverser la France, et on éprouve dans ses propres membres le contact sensuel de la roue avec le rail.

Ce qui s'imbrique, s'ajuste, se frotte, s'échauffe, s'électrise, se dynamise.

Une fois les petits endormis, Olivier monte à ma couchette, nu, et ensemble on fête le départ, dans la vitesse berçante des wagons chaloupant sur leurs jointures.

Bien plus tard, toujours à l'écoute du hasard, j'ai compris pourquoi on était partis au Maroc. Pas pour Essaouira, où on est pourtant restés le plus longtemps, où on a eu des amis et du bon temps. Mais pour ce coin perdu de Sidi Ifni, et Mohamed, et Ismaël, et Mustapha, et Malika, et tous les pêcheurs qui nous accueillirent, et les gens de la ville, l'épicier si gentil, tous les enfants qui jouaient devant notre porte, Mouloud le simplet que je veux revoir, les voisins qui avaient tous des nouvelles à prendre, un diagnostic (« c'est le soleil ») ou un conseil (« il faut rester à l'ombre ») à donner quand j'étais malade (peut-être avaient-ils raison, après tout bien souvent la maladie ne vient et n'enfle qu'autant qu'on l'appelle, ou du moins qu'on l'accepte), et le vieux qui vint à l'aube m'apporter un bouquet d'herbes odoriférantes, au moment du départ, tous ceux pour qui j'eus envie de porter ma main à mon cœur, et pour les deux bergers

qui l'un après l'autre nous guidèrent dans la nuit sur les pistes désertiques, et pour cette image d'Olivier courant dans le noir vers eux, pour lui, pour moi, pour le petit et pour le tout-petit, pour chacun de nous et pour nous tous ensemble, et pour le croissant de lune que je n'ai pas vu rencontrer la mer, et pour le poisson-qui-guérit trouvé sur le marché par Mohamed... Car les miracles de Mohamed sont plus beaux, plus émouvants et plus généreux que ceux d'un prophète. Il ne marche pas sur les eaux, mais se mêle à elles, joue et se bat avec elles. Et le poisson n'est pas pour lui un symbole, mais un être vivant, réellement sacré, en lui-même, et demandant efforts, science et préparation avant d'être pêché puis transformé en valeur nourricière, marchande ou thérapeutique. L'amour que donne Mohamed ne repose pas sur des discours, des injonctions ni des principes. C'est un amour sans paroles, primordial, l'amour de la mère pour le nouveau-né et du nouveau-né pour la mère. Mohamed le marin, l'infatigable amant des eaux, a en lui l'amour qui prépare au monde et le questionne, intensément.

Voyager, et spécialement voyager par la route, c'est cheminer en soi, y retrouver le nomade et le migrant, toute l'antique aventure humaine dont des sociétés trop installées voudraient effacer la trace. Don Quichotte erre avec nous dans la Mancha, et bientôt nous voyons ensemble le soleil s'écraser de tout son long sur l'horizon démesuré, le crevant de rouges, d'ors et de mauves. Devant nous, face à la route qui défile, se lève, impressionnante, une énorme lune rousse.

Maintenant vient la dernière nuit, longue et mouvante et blanche, d'étoiles et de lune pleine, sans sommeil.

Ce que j'ai trouvé en Mohamed, c'est lui-même, moi, nous. L'homme. L'autre. Je l'aime comme lui m'aime. Tout est écrit dans notre mémoire. Bien avant la naissance, la mémoire, occupée par des savoirs, conditionnements, comportements donnés sans apprentissage ni expérimentation... Les zones du cerveau dévolues à la mémoire n'ont jamais été vides. N'ont jamais ressemblé à des casiers de quincaillier aux di-

zaines de tiroirs vides, attendant que la vie les remplisse de ses provisions d'informations. Bien avant notre naissance, notre mémoire est habitée par celle de nos ancêtres comme notre corps est pétri de leurs corps, fragments de mémoire échus par hasard à notre personne, comme tel ou tel gène, et combinés entre eux de façon toujours unique, étrange... Et en même temps identique... Inconscient collectif...

Ce chemin vers Mohamed, nous l'avons fait avec deux tout-petits, proches encore d'eux-mêmes et de la mémoire commune des hommes... Il nous a fallu redevenir comme eux, nettoyer notre mémoire de toutes ses scories. Pour s'approcher... Aller vers l'autre comme vers le soi originel... Dans un même mouvement... Devenir proches... Aussi proches que nus... Au point où l'amour n'existe plus... Seulement l'instinct... D'être là, les uns avec les autres... Différents... Les mêmes... Unis et isolés par quelque chose de mieux que l'amour... Quelque chose sans pathos... Unis et isolés par notre mémoire primitive... Échangeant nos empreintes mentales comme d'autres échangent leurs sangs... Êtres vivants, nous

qui savons la vie, pourquoi n'avons-nous pas plus de compassion pour les autres êtres vivants ? Si j'aimais qui me hait, pourrait-il encore me haïr ? Si m'aimait qui je hais... Ou même seulement qui je dédaigne...

On dépense tant d'imagination et d'énergie en cette fin de siècle pour exploiter la haine et la violence... Et si on s'essayait à la joie, aussi ? À la curiosité, au lieu de la peur ? À retrouver l'enfance de l'amour ?

Toute la nuit on a roulé, avec la lune et le ciel tout entier qui s'en allaient à la renverse, lentement basculaient par-dessus nous pour finir leur tour de l'autre côté du monde, voyageant avec et contre nous, ce même ciel omniprésent et immobile de Legzira à Sidi Ifni maintenant se déplaçait comme pour tracer une voie entre *chez eux* et *chez nous,* tout autour de l'étoile polaire que nous suivions, et que désormais nous allions retrouver chaque nuit au-dessus de la montagne, juste face à notre porte. Et la lune ronde, qui elle aussi dessinait son arc au-dessus de la terre, était grosse de mémoire et de promesses, la lune tranquille et radieuse palpitait dans mon ventre comme

un œuf, implanté là d'où je venais, et près d'éclore là où j'allais.

Rouler... Tout au long de la nuit... La route, noir anneau de Möbius... Ruban à une seule face... Incompréhensible... Qui amène et ramène, ici et là-bas... Vers soi, vers l'autre... La terre est un ciel inversé... Ses chemins des miroirs... Miroir-rétine, rétine-miroir... Le ciel est un iris... Cosmologies... Éclats... Blancheurs... Cercles... Expansions... Souffles... Résolutions... Révolutions... Mon œil est une étoile... Ma tête roule dans l'univers... Glaces... Feux... Mon corps immense écartelé s'étend debout à la renverse dans l'espace nocturne au-dessus de la route, entre mes jambes file la route, la chaîne noire débridée, l'amour se déchaîne et fait péter la galaxie, explosions, les gens courent les mains sur les yeux ils crient ne veulent pas voir ça, l'amour fait exploser les langues les douanes les religions, l'amour fait exploser l'amour le sexe les jalousies toute la misérable mécanique du corps psychologique, l'amour... écartèle... étend dans le cosmos... le corps métaphysique... Amours... Douceurs... Infinis... L'infini me pénètre... Me fé-

conde... Me tue... Me disperse... Me met au monde, née.

Mise au monde, je vois : l'autre est amour, accueil, vie. L'autre est je. L'autre est autre.

Tout se passe en deçà du langage, dans le rapport du nouveau-né à sa mère. Son premier regard sur l'autre, qui est aussi le moi, et le monde étranger où il vient d'arriver. J'ai été ce nouveau-né, et je suis ce que j'ai été : accueillie, interrogeante, interrogée, confiante, aimée, aimante.

Je vais, et l'anneau de Möbius, chemin et regard, m'amène et me ramène, à l'autre, au je originel.

Vers cinq heures du matin, en approchant de la frontière, sur l'autoroute montagneuse, pleine de brume et peut-être verglacée, Olivier, saisi par le souvenir de l'accident de la veille, entre Tanger et Ceuta, se mit à ralentir considérablement son allure. Pentes et virages se succédaient lentement, comme si on ne devait jamais en venir à bout. Peut-être après tout voulait-il surtout retarder le moment de rentrer. Les

autres et rares voitures nous dépassaient à vive allure. Nous avancions lentement dans la nuit finissante, comme s'il fallait la forcer pour en venir à bout.

Depuis notre arrivée à Legzira, il semblait que nous avions vécu toute une vie, une vie minuscule mais complète : naissance (le sceau qui nous lia à Mohamed et au monde où nous étions venus) ; déroulement de la vie (attente qui s'ignore) ; et maintenant chemin vers la mort, vers le linceul de neige sous lequel une mémoire germerait en moi, m'obligeant à écrire un livre que je commençais tout juste à pressentir.

Olivier, mon complice et mon Charon, ressentait douloureusement l'épreuve du passage. On avait voyagé toute la nuit l'un à côté de l'autre, sans parler, plus proches qu'enlacés, sur un chemin de poésie, quasi mystique, guidés par une étoile, accompagnés par l'assemblée des constellations en marche, et veillés par une lune qui peu à peu s'éloignait, comme pour nous rendre doucement à l'avenir, et à la liberté.

Au point du jour, on passe la frontière. Olivier n'a pas quitté le volant depuis Al-

géciras, affirmant qu'il est en pleine forme chaque fois que je propose de le remplacer. Il ira jusqu'au bout — vingt-quatre heures de route d'affilée.

Maintenant il n'a plus aucune appréhension, la voiture glisse à bonne allure sur l'autoroute, même s'il fait toujours aussi froid, et que les risques de verglas sont certainement à peu près les mêmes. Sans doute est-il désormais trop tard pour tenter de différer le moment d'arriver. Et surtout, nous voyant toucher au but, la mort a-t-elle dû renoncer à nous menacer...

Le jour se lève, par grands lambeaux de chair rouge effilochés dans le ciel glacé, tout autour de l'autoroute qui semble se jeter comme un tunnel dans cette apocalypse de plus en plus flamboyante et débordante. La lune est derrière nous, bas sur l'horizon, à l'ouest, à l'opposé de la source de feu annonciatrice du soleil, et ce n'est plus la grosse boule crémeuse qui a parcouru la nuit, mais un disque d'argent, un trou découpé dans un coin de ciel oublié, livide, un trou sidéral, témoin du vide face à l'exubérance du soleil levant. Les grandes

flammes couchées les unes sur les autres, et bleuies par endroits comme des plaies, envahissent l'espace tout entier, de part et d'autre de la voiture.

Puis elles commencent à s'effacer, le ciel prend sa transparence des petits matins très froids, et tout est dit. Le paysage, enveloppé de givre et de neige légère, est féerique. C'est une campagne à peine vallonnée, des petits champs, des haies, des bosquets, de loin en loin une ferme, une maison, un arbre, l'ensemble miroitant doucement, fin et délicat comme du sucre filé, ou des cheveux d'ange. Au loin, la chaîne des sommets enneigés lévite sur l'horizon, très blanche et un peu floue. On a l'impression d'avancer dans un tableau, un rêve éveillé, la conscience inspirée d'un inconnu.

Le sceau 11
L'attente 27
Vers la neige 95

Composé et achevé d'imprimer
par l'Imprimerie Floch
à Mayenne, le 18 janvier 1999.
Dépôt légal : janvier 1999.
Numéro d'imprimeur : 44733.
ISBN 2-07-075371-9 / Imprimé en France.

87368

ALINA REYES

Moha m'aime

« Un matin de décembre, à l'aube, on est partis.

Au moment où on chargeait nos bagages dans la voiture, deux de nos petites voisines en robe légère, Iman, si belle que je ne pouvais m'empêcher de la regarder sans cesse, quand elle jouait avec les autres enfants devant notre porte, et une autre petite fille, sa sœur je crois, traversaient la place déserte.

Elles se sont arrêtées pour nous regarder faire, puis elles se sont approchées et ont demandé

France ?

Oui, on retourne en France, j'ai dit.

Elles sont restées encore un peu sans bouger, puis elles ont continué leur chemin.

Elles sont revenues, m'ont donné une fleur et un coquillage, sont reparties.

Avant que la voiture ne démarre, elles ont réapparu, juste le temps de m'embrasser, souriantes et graves. C'était la première fois qu'elles m'embrassaient. Elles ont disparu en silence, si légères et gracieuses qu'on eût dit qu'elles marchaient sur une eau invisible, tout à fait comme Mohamed. »

nrf

9 782070 753710

99-II A 75371 ISBN 2-07-07 7

T2-EGF-915